

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE

PRESENTE A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAITRISE ES ARTS (THEOLOGIE)

PAR

JEAN BARIBEAU

LES MISSIONS SAUVAGES DU HAUT SAINT-MAURICE

AU XIX^e SIÈCLE

AOUT 1978

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

SOMMAIRE

Le présent travail a pour but d'étudier l'évolution historique des "missions sauvages" du Haut Saint-Maurice entre 1837 et 1899, en faisant un récit chronologique des événements qui s'y rattachent et en poursuivant certaines réflexions aptes à répondre aux questions suivantes. Pourquoi et comment s'est faite l'adhésion des Têtes-de-Boule au christianisme? Cette adhésion fut-elle réelle? Quelle influence a eue le christianisme sur leur mode de vie?

Nous introduirons ce travail en justifiant l'appellation "sauvage" et en donnant des renseignements historiques, géographiques et ethnographiques, prérequis à la compréhension de notre étude. Quatre chapitres forment le noeud de ce travail. L'apostolat missionnaire des prêtres séculiers de 1837 à 1846: cette première période est marquée par la conversion de la quasi-totalité des Têtes-de-Boule. Les premiers missionnaires oblats (1847-1866): cette période fut heureuse autant pour les missionnaires que pour les sauvages du Saint-Maurice. Les deux derniers chapitres couvrent la longue carrière missionnaire de Jean-Pierre Guéguen de 1867 à 1899. Cette période fut plus mouvementée, il y eut l'arrivée massive des bûcherons, l'alphabétisation, la première

visite d'un évêque chez ces populations et l'impression des premiers livres en tête-de-Boule.

Au cours de cette étude, nous sommes arrivé aux conclusions suivantes. Les Têtes-de-Boule ont adhéré au christianisme grâce au zèle qu'ils montrèrent en répétant en groupe ou en famille ce que le missionnaire leur avait enseigné durant son court séjour estival. Les Têtes-de-Boule étaient convaincus de la véracité des dires du missionnaire. Cette adhésion fut réelle, car leur conception de la mort se modifie profondément. Les courtes missions permirent aux Têtes-de-Boule d'accommoder les nouvelles connaissances à leur pensée et à leur mode de vie et n'entraînèrent pas une dépendance à l'égard du missionnaire.

Jean Bari'beas
Jean Marie Aiehambault
28-08-78

REMERCIEMENTS

Nous remercions le P. Lucien Campeau de la Compagnie de Jésus, professeur à la faculté d'histoire de l'Université de Montréal, qui nous a dirigé dans l'élaboration de cette recherche, de même que Messieurs Jean-Marie Archambault, s.j. et René Hardy qui nous ont assisté de leurs conseils judicieux.

Nos remerciements vont également aux pères Carrière et Levasseur de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée et à Mgr Windle, évêque de Pembroke, pour leur collaboration inestimable au niveau de la documentation.

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES	iii
LISTE DES ABREVIATIONS	iv
INTRODUCTION	v
Chapitre premier:	
LES SECULIERS (1837-1846)	1
Chapitre II:	
LES PREMIERS PERES OBLATS (1847-1866)	31
Chapitre III:	
JEAN-PIERRE GUEGUEN, O.M.I. (1867-1881)	57
Chapitre IV:	
JEAN-PIERRE GUEGUEN, O.M.I. (1882-1899)	85
CONCLUSION	113
BIBLIOGRAPHIE	119
ANNEXES	
Carte 1: Carte d'une partie de la province de Québec et de la Terre de Rupert.	128
Carte 2: Circonscriptions ecclésiastiques en 1844	129

LISTE DES ABREVIATIONS

AAQ	Archives de l'Archidiocèse de Québec
AEP	Archives de l'évêché de Pembroke
AG	Archives générales des Oblats (Ottawa)
AP	Archives provinciales des Oblats (Montréal)
APFL	Annales de la Propagation de la Foi de Lyon
APFQ	Annales de la Propagation de la Foi pour la province de Québec
MCL	Les Missions catholiques, Lyon
MOMI	Missions des Oblats de Marie Immaculée
RMDQ	Rapport sur les missions du diocèse de Québec
Sans date:	Un document manuscrit qui n'a pas été daté

INTRODUCTION

L'objectif du présent mémoire est d'étudier l'évolution historique des "missions sauvages" du Haut Saint-Maurice, entre 1837 et 1899. Cette étude sera factuelle et critique. A partir de documents manuscrits ou publiés, relatant les différentes missions et les événements connexes, nous rapporterons chronologiquement les faits et, pour en saisir la trame historique, nous les situerons et les critiquerons les uns par rapport aux autres. De plus, lorsque le nombre d'éléments sera suffisant sur une question, nous en ferons une étude thématique où parfois nous introduirons des renseignements extérieurs mais nécessaires à une meilleure compréhension.

Tout au long de ce travail, nous emploierons l'appellation "sauvage" pour désigner les individus et les populations indigènes, ou encore le nom de leur tribu. Le mot "sauvage" a aujourd'hui une connotation péjorative qui nous oblige à justifier son usage. Notre principale justification, pour l'emploi de cette appellation, est qu'elle est la plus usitée au XIXe siècle. De plus, lorsque les missionnaires parlaient des populations "sauvages", ils voulaient les identifier:

la distinction qu'ils acceptèrent était beaucoup plus sociale que qualitative. En d'autres mots, cette distinction ne met pas en question leur qualité d'êtres humains, mais s'attache à leur mode de vie. Il est évident que "sauvage" n'est pas le nom que ces populations se donnaient. Lorsque les Européens leur demandaient de s'identifier, leurs réponses étaient souvent de ce genre: Illinois, Inuits. Ces mots signifiaient simplement "les hommes". La plupart des peuples s'identifient par la terre qui les a vus naître ou par leur foi. Les appellations "Indiens" et "Amérindiens" ont peu de sens, du moins pour les autochtones. Fruits d'erreurs géographiques dès l'origine, ces désignations sont inadéquates, tout comme le Red Skin des Américains. La dénomination "sauvage" est plus près d'"homme", puisque la distinction est sociale plutôt que raciste. Pour mieux saisir ce qu'elle implique, du moins en partie, il faut revenir au début de l'histoire de ce continent et réfléchir aux types de relations qui se sont établies entre les immigrants européens et la population du nouveau continent.

Le choc des cultures sauvages et européennes aux XVI^e et XVIII^e siècles¹ fut, du sud au nord de l'Amérique septentrionale, d'une intensité décroissante. La force de ce choc était en fonction de la richesse minière apparente du

(1) Cf. Lucien CAMPEAU, s.j., Monumenta Novae Franciae, t. II, Québec-Rome, Presses de l'Université Laval, 1978, pp. 96* - 131* (à paraître).

territoire et de l'occupation indigène des sols cultivables. La conquista militaire des Espagnols et l'empiètement sur les champs cultivés des sauvages par les arrivants anglais, aboutissant au massacre ou à la spoliation en furent les manifestations les plus aiguës. La formation de la colonie française du Saint-Laurent donna lieu à des secousses beaucoup moins violentes. Le pays était avare de ses richesses; les peuples de la grande famille algonquienne, qui l'habitaient en majeure partie, étaient clairsemés et mobiles; les Français, peu nombreux, purent longtemps se contenter d'occuper deux étroites bandes de terre le long du Saint-Laurent entre Rivière-du-Loup et Montréal. Les sauvages de la forêt boréale étaient des nomades survivant grâce à la chasse et à la pêche. Les établissements le long du fleuve ne les affectaient que de loin, puisque leur droit sur l'immense forêt n'était en rien contesté. Mais les échanges avec les nouveaux arrivants se trouvèrent avantageux pour les deux parties. La coexistence, par voisinage et sans assimilation, s'organisa sans crise et sans violence.

Les rapports nécessaires entre ces deux cultures se firent, dans l'ensemble, dans un climat humain. Les missionnaires y furent pour beaucoup. L'évangélisation qui leur était propre devint, par leur influence, une priorité de la politique française en ce pays. Les récollets, et ensuite les jésuites, considérèrent l'établissement d'une colonie comme

absolument nécessaire à l'évangélisation. Cela devint le principe directeur de la charte de la Compagnie de la Nouvelle-France. Ainsi, le colonisateur français reconnut explicitement que le sauvage était une personne de plein droit et digne des mêmes égards que les Européens. Cette attitude, imposée dès l'origine, ne put être ensuite jamais entièrement reniée, même sous les pressions d'intérêts économiques.

Les premiers contacts entre les missionnaires et la population sauvage du Haut Saint-Maurice eurent lieu aux Trois-Rivières en 1634. Les Attikamègues qui habitaient cette région, s'y rendaient deux fois l'an pour y vendre leurs fourrures. Le P. Jacques Buteux de la Compagnie de Jésus, les reçut de plus en plus nombreux en ce lieu. Un groupe de 60 Attikamègues se rendit à Sillery en 1642 pour se faire instruire des vérités de la religion catholique et la moitié y furent baptisés. La peur des Iroquois et la difficulté de survivre au sud les retinrent dans leurs forêts la majeure partie du temps. Au printemps de 1651, le P. Buteux consent à se rendre aux sources du Saint-Maurice pour une mission de quelques semaines. L'année suivante, au début de son second voyage, il trouva la mort aux mains des Iroquois. Les Attikamègues ne se rendront plus aux Trois-Rivières, craignant un sort semblable. Cette nation sauvage fut vraisemblablement détruite par les Iroquois et par les épidémies de petite vérole vers 1670-

1680². Les Attikamègues furent remplacés par un groupe originaire du nord du lac Supérieur qui avait commercé avec eux, groupe qu'on nommera les Têtes-de-Boule.

Les Têtes-de-Boule vont être évangélisés par les missionnaires qui se rendront dans le Haut Saint-Maurice au XIXe siècle. Certaines notions géographiques et ethnographiques sont nécessaires à une bonne compréhension de notre étude. Conscient de nos limites, nous nous référerons aux essais qui nous ont semblé les plus assurés sur ces différents points.

La région du Haut Saint-Maurice est l'ensemble des terres élevées (1000-1500 pieds), arrosées par la rivière du même nom et ses affluents. Cette région est située entre les 72e et 75e degrés de longitude ouest de Greenwich et entre les 47e et 49e degrés de latitude septentrionale. Elle fait partie de la forêt boréale. Les principaux affluents de la rivière Saint-Maurice sont, du sud au nord, la Mattawin, la Rivière-aux-Rats, la Croche, la Vermillon et la Manouane. Le bassin hydrographique mauricien s'ouvre à toutes les principales régions avoisinantes. Ses sources sont à quelques lieues des rivières tributaires de la baie de James et à quelques portages de la rivière Chamouchouane, principal affluent du

(2) Norman CLERMONT, "Qui étaient les Attikamègues?", in Anthropologica, N.S., vol. XVI, no 1, 1974, pp. 59-74.

Lac Saint-Jean. La rivière Manouane rejoint la Lièvre et la Gatineau par une suite de lacs et de portages. De plus, il y a l'ouverture au Saint-Laurent par le Saint-Maurice. L'accessibilité de ce territoire a permis aux Têtes-de-Boule de commercer avec les Attikamègues et ensuite de les remplacer, et a grandement facilité la venue, au XIXe siècle, des commerçants de fourrures, des missionnaires et des exploiters forestiers. Nous donnons en annexe une carte publiée en 1891³, qui accompagnait le récit de la visite de Mgr Lorrain, vicaire apostolique de Pontiac, dans le Haut Saint-Maurice en 1887. Nous avons choisi cette carte parce qu'elle nous donne une très bonne idée de la physionomie de la rivière Saint-Maurice avant son harnachement et la création d'immenses réservoirs. De plus, tous les points de missions y sont clairement identifiés.

Les Têtes-de-Boule font partie de la grande famille linguistique algonquine et du sous-groupe Cris-Montagnais. Nous décrirons, en quelques lignes, le mode de vie traditionnel des sauvages du Saint-Maurice et ses modifications les plus importantes causées par l'arrivée des blancs au XIXe siècle⁴.

(3) Annexe: carte 1.

(4) Cf. Norman CLERMONT, Ma femme, ma hache et mon couteau croche (Col. "Civilisation du Québec"). Québec, Min. Aff. Cult., 1977, pp. 47-80.

Leurs activités se déroulaient selon deux grands cycles: l'hiver (d'octobre à mai) et l'été (de juin à septembre). L'hiver, ils vivaient par petits groupes de deux, trois ou quatre familles. La principale activité était la chasse de subsistance: on consommait principalement le lièvre, l'orignal, le castor, le rat musqué, l'ours et la perdrix. Les autres espèces n'étaient mangées qu'en cas de disette. Avec la trappe commença la poursuite d'animaux qui n'étaient pas très recherchés comme le vison, la belette, le renard, la loutre, la martre et le pécan. La pêche était le moyen de subsistance durant l'été. Avec le commerce des fourrures, les Têtes-de-Boule purent acheter des provisions (thé, farine, lard). L'été devint plus facile.

Les principales unités de l'organisation sociale des Têtes-de-Boule étaient la famille nucléaire, le groupe multifamilial, la bande et la tribu. La famille nucléaire était l'unité de base de cette organisation sociale. Elle était autonome économiquement et le père prenait toutes les décisions. L'homme et la femme partageaient les tâches, mais on ne peut définir radicalement leur rôle propre, le travail se faisant souvent en commun. De façon générale, l'homme chassait, pêchait, voyait à la fabrication et à l'entretien des pièges, des avirons et des canots; de plus il coupait le bois et initiait le jeune garçon (11-12 ans) à son futur rôle. La femme préparait les repas, fabriquait des objets d'écorce,

travaillait le cuir et éduquait les enfants.

Le groupe multifamilial ou groupe d'hiver, représentait une sécurité en cas d'accident, de mauvaise chasse ou de maladie. De plus, il était le principal lieu d'enculturation après la famille. L'enfant y trouvait son identité et les valeurs de son groupe. Ce groupe pouvait avoir un chef. Il était le meilleur chasseur, mais il n'avait pas d'autorité administrative. Son pouvoir était en fonction de son habileté de chasseur et de sa plus grande adaptabilité; il était avant tout un égal parmi des égaux.

La bande était le rassemblement de plusieurs groupes d'hiver durant la saison estivale. Elle prit de plus en plus d'importance avec le début de la traite des fourrures. Auparavant, ces réunions devaient être assez brèves, puisque la survie du groupe aurait été grandement hypothéquée, étant donné la biomasse particulière de la forêt boréale et de ses rivières. L'approvisionnement auprès des compagnies de traite permit de prolonger les réunions. Ces dernières servaient pour renouer les liens avec les parents et les amis qu'on n'avait pas vus durant les huit mois d'hiver. De plus, la bande est le bassin principal de population pour le choix du conjoint. Avec l'arrivée du prêtre s'ajoutera à ces activités, la mission. Dans le Haut Saint-Maurice, il y a deux bandes à l'arrivée des missionnaires: celle de Kikendache,

anciennement Obedjiwan et celle de Weymontachingue. Ces deux bandes sont distinctes et le seront durant tout le XIXe siècle. La bande de Weymontachingue donnera naissance, vers 1870, aux bandes de Manouane et Coucoucache; ces trois bandes seront très liées durant cette période. La tribu est l'ensemble de ceux qui parlent la langue des Têtes-de-Boule. Cette unité n'a pas d'autres réalités, sinon qu'elle peut servir, le cas échéant, de groupe de référence pour le choix d'un conjoint. Beaucoup de détails viendront enrichir cette brève description au cours de la présente étude.

Personne n'a encore étudié l'évolution historique des missions sauvages du Haut Saint-Maurice entre 1837 et 1899. Quelques auteurs ont retracé les faits, mais aucun ne s'est arrêté à leurs interactions. Trois livres traitent de l'apostolat missionnaire dans cette région. Le premier fut écrit par Arthur Joyal⁵ et publié en 1915. L'auteur fait l'historique de ces missions en douze pages dont huit sont consacrées à l'apostolat des jésuites au XVIIe siècle et quatre à notre sujet. Le second est de Yvon Thériault⁶ et fut commandé par l'évêché des Trois-Rivières, pour sensibiliser les diocésains à leur histoire, à la veille du centenaire du diocèse,

(5) Arthur JOYAL, Excursion sacerdotale chez les Têtes-de-Boule, La Cie d'Imprimerie Commerciale, Québec, 1915, 87 p.

(6) Yvon THERIAULT, L'apostolat missionnaire en Mauricie, Bien Public, Trois-Rivières, 1951, 144 p.

en 1952. Thériault cherche plutôt à édifier qu'à informer. Sa documentation est restreinte et ses affirmations sont quelques fois très discutables. Nous reviendrons sur quelques-unes de ses affirmations. Gaston Carrière⁷ est l'auteur de la biographie de Jean-Pierre Guéguen qui fut missionnaire dans le Haut Saint-Maurice de 1867 à 1899. Le but du livre est d'édifier, mais l'auteur y parvient en informant le lecteur. De plus, Carrière a eu le souci de livrer ses sources, ce qui nous a évité beaucoup de recherches hasardeuses. L'auteur nous raconte la vie d'un homme courageux et tenace, mais il n'étudie pas l'évolution des missions, d'autant que les missions auprès des sauvages n'occupaient le missionnaire que quatre mois durant l'été. Le reste de l'année était consacré aux missions des chantiers, aux retraites et au travail de paroisse.

Au moment d'entreprendre cette étude, nous pouvons résumer nos interrogations en trois questions. Pourquoi et comment s'est faite l'adhésion des Têtes-de-Boule au christianisme? Cette adhésion a-t-elle modifié leur compréhension ou leur sens du monde, de la vie et de la mort? Et quelle influence ont eu le missionnaire et son enseignement sur le mode de

(7) Gaston CARRIERE, Un grand missionnaire de la Mauricie, le père Jean-Pierre Guéguen, o.m.i. (1838-1909), Ottawa, Séminaire Universitaire, 1958 (manuscrit).

vie des sauvages du Haut Saint-Maurice? Dans le but de répondre à ces questions et d'atteindre l'objectif tel que formulé aux premières lignes de l'introduction, nous divisons la présente étude en quatre chapitres. Les séculiers (1837-1846) furent à la fois témoins et initiateurs de la conversion d'une nation. Les premiers pères oblats (1847-1866) vécurent une période de ferveur et de consolidation. Les deux derniers chapitres couvriront la carrière missionnaire de Jean-Pierre Guéguen (1867-1881; 1882-1899); cette période est plus chaotique à cause de l'arrivée des bûcherons dans le Haut Saint-Maurice.

CHAPITRE PREMIER

LES SECULIERS

(1837-1846)

En 1652, Jacques Buteux, de la Compagnie de Jésus, meurt aux mains des Iroquois et, 185 ans plus tard, l'abbé S.-N. Dumoulin, curé de Yamachiche, lui succède comme missionnaire du Saint-Maurice. Durant une décennie, les prêtres séculiers seront les missionnaires des Têtes-de-Boule. Ils se rendront dans le Haut Saint-Maurice pour faire connaître aux sauvages les vérités de la foi et les assister dans leur adhésion au christianisme. La mission aura lieu l'été, durant deux ou trois semaines, à l'époque où les Têtes-de-Boule font le commerce des fourrures avec la compagnie de la Baie d'Hudson. Dans la présente étude, la décennie du clergé séculier est particulièrement importante, puisque, comme nous le verrons, ces prêtres furent à la fois initiateurs et témoins de la naissance d'une chrétienté dans le Haut Saint-Maurice.

Le fait de fixer à une décennie la période d'action du clergé séculier chez les Têtes-de-Boule, ne va pas de soi. Des auteurs, comme Joyal¹, Thériault² et Carrière³, terminent cette période en 1843 et font commencer l'apostolat des Oblats auprès de cette population en 1844. Il est indéniable que le Père Médard Bourassa, o.m.i. fait la mission du Saint-Maurice en 1844, mais il est en compagnie d'un prêtre séculier, l'abbé Pierre-Anselme Maurault, et il le sera jusqu'en 1846. Deux autres raisons concourent à notre choix. La première est rattachée à l'objet même de cette étude, puisque 1846 marque la fin de la première évangélisation, c'est-à-dire qu'à cette date il sera possible d'établir que la quasi-totalité de la population sauvage du Haut Saint-Maurice est baptisée. Cette hypothèse sera vérifiée dans le présent chapitre. La seconde est qu'en 1847, la direction de la mission du Saint-Maurice passe sous l'autorité de Mgr Guigues, o.m.i., évêque de Bytown (Ottawa) et provincial des Oblats au Canada⁴.

(1) Arthur JOYAL, Excursion sacerdotale chez les Têtes-de-Boule, Québec, Imprimerie Commerciale, 1915, p. 19.

(2) Yvon THERIAULT, L'Apostolat missionnaire en Mauricie, Trois-Rivières, Bien Public, 1951, p. 83.

(3) Gaston CARRIERE, Un grand missionnaire de la Mauricie, le père Jean-Pierre Guéguen, o.m.i., Ottawa, Séminaire Universitaire, 1958, p. 67 (manuscrit).

(4) Arthur JOYAL, op. cit., p. 12.

La source la plus féconde en relations de missions pour cette période, est le Rapport sur les missions du diocèse de Québec⁵. Ce rapport est l'organe d'information de la Société de la Propagation de la Foi de Québec de 1839 à 1874. La fondation de cette société fut annoncée par Mgr Signay dans une lettre Pastorale en date du 28 décembre 1836⁶. Elle avait pour but d'envoyer des missionnaires chez les peuplades éloignées, pour leur faire connaître les vérités de la religion; d'établir des missions chez les catholiques qui sont trop pauvres et de subvenir à l'entretien des prédicateurs de l'évangile associés à ces oeuvres. On peut lire, dans les états de compte publiés annuellement dans les Rapports et, à partir de 1876, dans les Annales de la Propagation de la Foi de Québec, que la mission du Saint-Maurice a reçu chaque été, de 1838 à 1890, entre \$200.00 et \$600.00. Pour arriver à ce résultat, les associés doivent dire certaines prières et donner un sou par semaine. Pour ce service, ils obtiennent des indulgences plénières.

Mgr Signay demande à l'abbé Dumoulin, en 1837, de se charger des missions du Saint-Maurice. Dumoulin a quarante-

(5) Rapport sur les missions du diocèse de Québec (nous citerons dorénavant ce rapport comme suit: RMDQ), vol. 1 à 20.

(6) Annales de la Propagation de la Foi de Québec (nous citerons dorénavant cette annale comme suit: APFQ), vol. 1, 1877, pp. 3-4.

quatre ans; il est, à cette époque, curé de Yamachiche depuis 1825, mais il avait été, un an après son ordination, missionnaire à la Rivière Rouge en compagnie de l'abbé Joseph Norbert Provencher, de 1818 à 1823. Ce prêtre se donna beaucoup à ses missions dans l'Ouest; en cinq ans, il enregistra plus de 800 baptêmes, 120 mariages et 150 premières communions. Ses courses apostoliques l'amènèrent jusqu'à la Baie d'Hudson pour baptiser des sauvages et visiter des trappeurs⁷. Dumoulin est donc un missionnaire d'expérience et il n'est pas surprenant de lire, dans sa première relation, qu'il a enseigné aux Têtes-de-Boule le signe de la croix, en leur langue, ainsi que trois petits cantiques⁸. Il ne semble pas avoir eu de difficultés dans l'apprentissage des particularités de cette langue, du moins il n'en est pas question dans ses relations⁹, ni d'interprètes d'ailleurs. La langue crise des sauvages de l'Ouest fait partie de la grande famille linguistique algonquine, comme celle des Têtes-de-Boule; de plus, elles sont toutes deux des langues crises.

Le rédacteur du Rapport écrit, pour introduire la relation de M. Dumoulin, que la mission du Saint-Maurice renferme

(7) Yvon THERIAULT, op. cit., pp. 58-60.

(8) S.N. DUMOULIN, in RMDQ, vol. 1, 1839, p. 25.

(9) Ibid., pp. 25-26; pp. 27-31 et vol. 3, pp. 89-100.

deux postes: ceux de Weymontachingue et d'Obedjiwan. A ces postes, les sauvages se rassemblent pour la traite des fourrures avec les commis de la compagnie de la Baie d'Hudson. Les Têtes-de-Boule forment une population de 170 ou 180 âmes¹⁰. Dumoulin, qui n'en est pas à sa première mission, est surpris de l'accueil des sauvages de Weymontachingue.

J'y ai trouvé tous les sauvages de ce poste. Jamais je n'ai vu d'infidèles mieux disposés à recevoir les lumières du christianisme. Ils ont été non seulement assidus aux catéchismes qui duraient la plus grande partie du jour, mais continuellement occupés à se montrer mutuellement ce qu'ils avaient pu retenir des instructions, et cela jusqu'à 11 heures du soir et minuit¹¹.

Cet accueil que trouve Dumoulin n'est pas le résultat d'une mission de treize jours, mais plutôt de la sympathie que le sauvage éprouve pour le blanc et surtout pour le prêtre. Cette sympathie était née des contacts avec les habitants et les prêtres des Trois-Rivières et aussi avec les employés des compagnies de traite de fourrures. Dans une lettre du 5 octobre 1790, M. St-Onge, vicaire général, écrit à l'évêque de Québec au sujet d'un prêtre des Trois-Rivières.

J'ai permis à M. Rinfret, jusqu'à nouvel ordre de votre part, de confesser les Têtes-de-Boule et de les marier sans cependant leur donner dispense de parenté (...). Il

(10) REDACTEUR, in RMDQ, vol. 1, 1839, p. 24.

(11) S.N. DUMOULIN, in RMDQ, vol. 1, 1839, p. 25.

paraît que M. Rinfret a un goût décidé pour les Sauvages; voilà deux ans qu'il étudie la langue des Têtes-de-Boule qui vont en grand nombre chez lui¹².

Ce texte établit qu'il y a eu des baptêmes chez les Têtes-de-Boule avant 1837, puisqu'il y a eu des mariages et des confessions aux Trois-Rivières. Comme nous l'avons vu, lorsque Dumoulin arrive à Weymontachingue, il n'y a que des infidèles. L'établissement des postes de traite de fourrures a ralenti les visites aux Trois-Rivières et est sans doute la cause de la disparition des baptisés dans le Haut Saint-Maurice. Le premier poste à s'établir dans cette région fut celui de la compagnie du Nord-Ouest, après 1784¹³. Cette compagnie se fusionne avec la Baie d'Hudson en 1821 et elle est absorbée complètement en 1830¹⁴. Mais, en 1815, il y a encore des Têtes-de-Boule qui se rendent à Trois-Rivières. On ne peut en préciser le nombre: "un ou deux partis de chasseurs indiens persévèrent à prendre cette route pénible et descendent chaque saison à Trois-Rivières avec quelques fourrures¹⁵". Même s'il n'y a plus de baptisés, le christianisme est connu

(12) M. ST-ONGE, archives de l'archevêché de Québec, dossier V.G., 5 octobre 1790 (dorénavant: AAQ).

(13) L. LE JEUNE, o.m.i. Dictionnaire général du Canada, t. 1, France, Firmin-Didot et Cie, 1931, p. 18.

(14) Norman CLERMONT, Ma femme, ma hache et mon couteau croche, Civilisation du Québec, Min. Aff. Cul., 1977, p. 28.

(15) Joseph BOUCHETTE, Description topographique du Bas-Canada, Londres, Faden, 1815, p. 319.

et même est déjà dans la mentalité, puisque les Têtes-de-Boule ne s'opposent pas au missionnaire. De plus, de 1837 à 1840, le missionnaire ne fait mention que de deux cas de polygamie. En 1838, un jeune sauvage détruit un rets (filet) appartenant à un polygame, pour le punir de rester à l'écart de la mission. Il s'ensuit une querelle sérieuse. Dumoulin oblige le jeune zélé à réparer le dommage et à se réconcilier¹⁶. En 1840, "Nous remarquâmes surtout un des deux seuls polygames qui restent maintenant dans la tribu¹⁷". Ce polygame accepte de renvoyer deux de ses trois femmes. En 1838, la mention du polygame est accessoire dans un exemple que donne le missionnaire, pour montrer l'autorité qu'il a sur ses ouailles. Et, à la fin de la mission de 1840, il n'en reste qu'un. L'abandon quasi-total de cette coutume ancestrale, avant l'arrivée de Dumoulin, est un indice de l'influence déjà ancienne du christianisme chez les Têtes-de-Boule.

Grâce à cette sympathie que les sauvages éprouvent pour le christianisme, Dumoulin enseigne: "1) combien il y a de personnes en Dieu; 2) les principaux mystères de la religion; 3) l'oraison dominicale; 4) à faire le signe de la croix (le tout en leur langue), ainsi que trois petits cantiques qu'ils

(16) S.N. DUMOULIN, in RMDQ, vol. 1, 1839, pp. 30-31.

(17) Ibid., vol. 3, 1841, p. 98.

chantaient très bien¹⁸". Par cette parenthèse, l'abbé Dumoulin affirme, déjà à sa première visite, l'importance de la prédication dans la langue des néophytes. Il leur explique les sacrements, les commandements de Dieu et leur montre "à baptiser en cas de nécessité". L'ordinaire de la mission peut se résumer ainsi: 21 baptêmes d'enfants, deux d'adultes, deux mariages et tous "ces pauvres infidèles se sont confessés". Ici, il doit être question d'une reconnaissance de fautes sans absolution, le baptême étant la première confession. Deux jeunes gens ont été baptisés par Mgr Flavien Turgeon, évêque de Sidyme, aux Trois-Rivières. Ces deux baptêmes expliquent peut-être les deux mariages.

L'abbé Dumoulin, qui avait résisté un peu, en 1837, à la demande de Mgr Signay, pour des raisons d'âge et de santé, accepte en 1838¹⁹ d'accompagner Jacques Harper, jeune vicaire aux Trois-Rivières, pour l'initier à la mission auprès des Têtes-de-Boule. Dumoulin a aussi un projet: il veut construire une chapelle. Pour ce faire, il demande au chef et à la bande de fixer le site. D'un commun accord, on choisit Kikendache qui se trouve à environ 60 milles au nord de Weymontachingue. En ce lieu, le Saint-Maurice dégorge dans

(18) S.N. DUMOULIN, in RMDQ, vol. 1, 1839, pp. 25-26.

(19) Ibid., pp. 27-31 (relation de 1839).

des lacs qui favorisent, du moins on l'espère, l'approvisionnement en poisson. Dumoulin se rend à Kikendache pour mettre les hommes du canot au travail. La chapelle projetée aura cinquante pieds de longueur sur vingt-cinq de largeur. A son retour à Weymontachingue, les sauvages souffrent déjà de la faim.

Dumoulin est heureux des dispositions des sauvages; ceux-ci se sont instruits mutuellement, ce qui accélère la cathéchèse, de sorte que 60 adultes pourraient recevoir le baptême. Certains se sont enivrés l'hiver précédent. "Mais comme la tempérance parmi les sauvages est un point capital, et que, cela gagné, on a presque tout gagné avec eux, nous avons cru devoir refuser le baptême à ceux qui ne l'avaient pas observée²⁰". Les sauvages sont très affligés de ce refus et promettent d'être tempérants avant l'an prochain. Le chef demande, au nom de tous, au commandant du poste, de ne plus leur donner d'alcool, même s'ils en demandent.

Six heures de catéchisme, deux messes et la prière du soir constituent les exercices d'une journée de mission. Les 80 catéchumènes suivent assidûment le catéchisme, et Dumoulin espère que ce nombre augmentera encore l'an prochain. Le missionnaire a baptisé dix-neuf enfants, mais aucun adulte. Pourtant, il ne devait refuser ce sacrement qu'aux intempérants.

(20) Ibid., p. 29.

Dumoulin laisse la mission, en 1839, entre les mains de l'abbé Jacques Harper. Cette retraite sera de courte durée, puisque ce jeune missionnaire se noie au rapide des Longues Pointes, au nord de La Tuque. En apprenant la nouvelle, les sauvages, réunis à Weymontachingue fondent en larmes. Une députation de chefs demande à M. McLeod, commandant du poste, d'écrire à leur ancien missionnaire, l'abbé Dumoulin.

Ecris pour nous à notre père: dis lui que notre coeur est noyé dans le chagrin. Notre nation aura toujours devant les yeux la mort du bon père qui nous enseignait la bonne route. Nous voilà encore sans guide. Nous prions notre premier père de ne pas nous abandonner tout-à-fait et nous espérons qu'il nous enverra un autre père pour nous montrer le chemin du ciel. En attendant, nous nous occuperons à répéter et à apprendre ce qui nous a été enseigné par les deux prêtres qui sont venus nous visiter²¹.

La mort de l'abbé Jacques Harper a eu des conséquences sur la mission de 1840. Le nombre de baptêmes d'adultes et l'ardeur que mettent les sauvages à la construction de la chapelle, sont assez significatifs. Ainsi, Dumoulin qui a exaucé le voeu des Têtes-de-Boule, baptise et marie trente-six adultes, 27 enfants et admet quatre personnes à la sainte table. Pour construire la chapelle de Kikendache, les sauvages doivent transporter des pièces de bois très lourdes sur une distance de sept à huit arpents. "Or, ils s'acquittèrent de cette besogne avec une telle ardeur, que plusieurs

(21) Un chef de Weymontachingue, in RMQ, vol. 2, 1840, pp. 67-68.

malgré nos recommandations de se ménager davantage, se blessent les épaules sous la pesanteur du fardeau dont ils étaient chargés²²".

Un certain nombre de baptêmes sont différés, bien que les sauvages soient assez instruits, afin de les forcer à abandonner la boisson. Des sauvages de Saint-François et du Lac des Deux-Montagnes font le trafic de l'alcool dans le Haut Saint-Maurice, ce qui oblige la Compagnie de la Baie d'Hudson à en faire autant pour maintenir la concurrence. Mais les Têtes-de-Boule succombent de moins en moins souvent à ce penchant. "C'est le désir de recevoir le baptême et d'être comptés au nombre des chrétiens qui leur a fait quitter cette déplorable habitude qu'ils n'auraient certainement pas abandonnée sans ces motifs²³".

Kikendache répond aux espoirs de Dumoulin. Les 190 sauvages qui assistent à la mission se sont nourris de poissons durant vingt jours et n'en manquèrent que pour les cinq derniers. Dumoulin a initié, au cours de cette mission, son jeune successeur, un diacre qui sera ordonné l'hiver suivant, M. Etienne Payment.

L'abbé Payment a étudié durant deux ans la langue algonquine dans la mission du Lac des Deux-Montagnes. Mais

(22) S.N. DUMOULIN, in RMDQ, vol. 3, 1840, p. 94.

(23) Ibid., p. 97.

il ne semble pas avoir la même facilité que son prédécesseur. Il écrit à sa troisième mission dans le Haut Saint-Maurice, en 1842:

Quoique peu avancé dans la langue des Têtes-de-Boule, je ne laissai pas que de faire mes instructions en cette langue, sans me servir d'interprète, bien convaincu que le peu que je dirais leur serait plus utile que de longs discours sortis d'une bouche empruntée²⁴.

Selon lui, cette tentative ne fut pas inutile: les sauvages apprécièrent de l'entendre parler en leur langue. Mais ce qui caractérise le plus Payment, c'est l'observation de la population qu'il visite. Il les décrit physiquement et réfléchit sur leurs mœurs. "Les Têtes-de-Boule mesurent environ de cinq pieds à cinq pieds et demi; ils ont le teint basané et le visage bien fait. Je ne me rappelle pas d'avoir vu parmi eux de ces difformités naturelles assez communes pour nous²⁵". L'habillement leur est fourni par la compagnie de la Baie d'Hudson en échange de leurs fourrures. Presque tous les sauvages qui assistent à la mission sont des Têtes-de-Boule, les autres sont Montagnais.

Tous sont d'un caractère doux mais indolent. Elevés dans les bois et sur le bord des rivières et des lacs, ils ne connaissent d'autre occupation que celle de la chasse et des pêches.

(24) E. PAYMENT, in RMDQ, vol. 5, 1843, p. 123.

(25) Ibid., vol. 4, 1841, p. 95.

C'est là toute leur vie. Sans inquiétude et sans souci, ils passent la moitié du jour à dormir ou à s'amuser comme des enfants²⁶.

Payment explique que peu d'entre eux atteignent un âge avancé, par leur imprévoyance et par la rigueur du climat. Quelques pages plus loin²⁷, il parle de l'indifférence des sauvages à l'égard de leurs vieillards et de leurs malades, mais il ne fait aucun lien avec la mortalité précoce. A cette même page, le missionnaire parle de leurs grands soins des défunts et "qu'ils portent à un haut point l'amour de leurs enfants"; et il se demande "comment concilier des dispositions qui semblent si contradictoires²⁸".

Payment est un bon observateur, mais c'est l'été seulement qu'il a rencontré cette population. Cette saison est relativement facile, la pêche est habituellement bonne. A preuve à l'été de 1840, 190 sauvages se sont nourris de poissons durant 20 jours au poste de Kikendache. Aussi, le produit de la vente des fourrures contribue à leur entretien. Ce qui explique leur indolence. L'indifférence à l'égard des vieillards et des malades montre l'importance qu'a celui qui produit la nourriture. Chez les Têtes-de-Boule, qui sont des nomades chasseurs-pêcheurs, la principale activité

(26) Ibid., p. 94.

(27) Ibid., p. 96.

(28) Ibid., p. 96.

de l'hiver est la chasse de subsistance. L'homme vigoureux et en pleine possession de ses moyens est ce producteur, mais de plus, il est celui qui initie l'adolescent aux techniques de piégeage et à la connaissance du milieu. Cet apprentissage est d'abord pratique. "A trapper requires four or five years of practicing techniques before he become skillful enough to maintain himself even in a society where hunting and trapping are constantly discussed subjects²⁹". Le vieillard et le malade sont des charges infructueuses qui n'ont pas d'utilité spécifique. Pour ce qui est du soin des défunts, cette pratique s'avère plutôt culturelle et Payment en est conscient. "Sur mon chemin du lac La Barrière, au St-Maurice, j'eus occasion de visiter un de leurs cimetières et de me convaincre de leur piété pour leurs morts en même temps que de leur penchant à la superstition³⁰".

En 1841³¹, l'abbé sera accompagné par un jeune sous-diacre, Jean-Baptiste Olscamp. A la demande de Mgr Bourget, évêque de Montréal, les deux missionnaires se rendirent au lac La Barrière qui est la source de la rivière Gatineau, pour faire une mission aux Algonquins de cette région.

(29) R. KNIGHT, "Ecological factors in changing economy and social organisation among the Rupert House Cree" in Antropological Paper Museum of Man, no 15, Ottawa, p. 18.

(30) E. PAYMENT, in RMDQ, vol. 4, 1841, p. 96.

(31) Ibid., pp. 86-97 (relation de 1341).

Après quelques jours en ce lieu, Olscamp s'en alla préparer la mission de Weymontachingue. Le voyage fut long et pénible. Du lac La Barrière, il fallait remonter la rivière au Lièvre, franchir les lacs qui la séparent de la rivière Manouane, laquelle se jette dans le Saint-Maurice en face de Weymontachingue. Payment empruntera, après sa mission auprès des Algonquins, le même chemin qu'Olscamps a eu le soin de baliser.

Les Têtes-de-Boule ont bien retenu les instructions de Dumoulin. Payment est satisfait des connaissances qu'ils ont acquises, il donne le baptême à quinze adultes et célèbre six mariages. Le missionnaire compte 110 baptisés et tous les autres le seront dans peu d'années, s'il en croit leurs bonnes dispositions. En général, les néophytes sont assez instruits, mais ils se montrent difficiles à détacher d'usages insensés, "de quelques-unes de leurs anciennes superstitions"³². Ils recourent à ces "usages insensés" au lieu d'implorer la miséricorde divine.

Bien que tout aille bien, la mission doit être écourtée. Les sauvages souffrent d'un genre de choléra qui n'est cependant pas mortel. Selon le missionnaire, ils méritent les plus grands éloges pour leur recueillement, leur piété et leur assiduité aux différents exercices. "Ils forment

(32) Ibid., p. 95 (Cf. p. 96).

une petite chrétienté qui ne peut donner désormais que du contentement aux prêtres qui seront chargés d'en prendre soin³³".

La mission de 1842³⁴ est aussi satisfaisante. M. Narcisse Doucet, un sous-diacre, accompagne cette fois l'abbé Payment et se charge de l'enseignement auprès des blancs et des métis qui sont trois ou quatre. Au cours de la mission, vingt sauvages reçoivent le baptême; une dizaine sont admis à la communion. Le missionnaire donne le plus de solennité possible à ces premières communions, pour impressionner ceux qui n'y ont pas de part, autant chrétiens qu'infidèles. Il fait six réhabilitations de mariage et une sépulture. Les parents de l'enfant défunt, obligent des sauvages qui veulent tirer des coups de feu pour chasser l'esprit du disparu, à aller demander la permission du missionnaire. Après discussion avec un vieux Canadien, ils comprennent leur erreur et vont dire un chapelet à la chapelle pour le petit défunt.

Le chef de Weymontachingue n'a pas assisté à la mission, honteux d'avoir vendu ses fourrures à un Algonquin pour de la boisson. Mais plusieurs jeunes gens adhèrent à

(33) Ibid., p. 94.

(34) Ibid., vol. 5, pp. 122-129 (relation de 1842).

la société de tempérance. Les plus anciens préfèrent s'éprouver encore un an. Payment espère que cela diminuera les désordres occasionnés par l'usage immodéré de l'alcool.

Nous n'avons pas de relation en 1843. Comment retracer le missionnaire de cette année?

Arthur Joyal écrit: "M. Jean-Pierre Maurault accepta de faire seul la mission de 1843³⁵". Yvon Thériault³⁶ écrit dans un même paragraphe, que Maurault est choisi en 1842 pour visiter les missions du Saint-Maurice et qu'il part le 8 juin 1844. Norman Clermont³⁷, dans sa liste des missionnaires des Têtes-de-Boule, écrit que Maurault fit seul la mission en 1843. Gaston Carrière écrit, pour sa part, que le P. Bourassa, o.m.i., partit le 8 juin 1844, avec Maurault, "M. Payment ayant été pris de rhumatisme "universel"³⁸". Ce qui laisse supposer que Payment a fait la mission de 1843.

Ce désaccord vient du rédacteur du RMDQ en 1845. Il écrit: "M. Payment, à qui cette mission avait été confiée pendant plusieurs années, ayant été obligé par la maladie d'en abandonner le soin, a été remplacé, depuis 1843, par

(35) Arthur JOYAL, op. cit., p. 10.

(36) Yvon THERIAULT, op. cit., pp. 80-81.

(37) Norman CLERMONT, op. cit., p. 36.

(38) Gaston CARRIERE, op. cit., p. 67.

M. Maurault³⁹". Le lecteur attentif du Rapport a dû être surpris en lisant la lettre du 24 août 1844, reproduite aux pages suivantes, où Maurault relate la mission de 1844. On y lit qu'en remontant le Saint-Maurice, lui et le P. Bourassa ont rencontré, le 16 juin, quatre jeunes Têtes-de-Boule qui venaient à leur rencontre: "Leur surprise fut extrême, quand ils s'aperçurent que M. Payment n'était pas avec nous⁴⁰".

Deux lettres de l'évêque de Québec et une de son secrétaire au Père Honorat, o.m.i., supérieur des Oblats au Canada, jettent plus de lumière sur cette question. Dans la première, du 25 avril 1844, on apprend que Mgr Signay voudrait qu'un jeune Oblat "accompagnât M. Payment dans sa prochaine mission chez ses pauvres sauvages⁴¹". Le 30 avril, l'évêque écrit: "J'apprends avec plaisir que déjà vous avez choisi deux de vos jeunes oblats pour accompagner chez nos sauvages, l'un M. Payment, l'autre, M. Boucher⁴²". Dans une lettre du 10 mai, le secrétaire de l'évêque écrit que M. Payment a été malade et qu'il ne pourrait peut-être pas faire la mission de 1844⁴³. Par ces différents documents, il

(39) Rédacteur, in RMDQ, vol. 6, 1845, p. 130.

(40) J.A. MAURULT, in RMDQ, vol. 6, 1845, p. 131.

(41) J. SIGNAY à Honorat, Archives provinciales des Oblats (dorénavant: AP), dossier Québec, 25 avril 1844.

(42) Ibid., 30 avril 1844.

(43) Ibid., 10 mai 1844.

devient évident que M. Payment a fait la mission de 1843. Le seul détail que nous ayons de cette mission est que le missionnaire a ramené un jeune Tête-de-Boule qui a passé l'hiver avec lui⁴⁴, probablement pour l'instruire et se familiariser encore plus avec la langue des Têtes-de-Boule.

Tout cela donne peu de renseignements sur la mission de 1843, mais introduit l'apostolat des missionnaires Oblats dans le Haut Saint-Maurice. Ceux-ci sont arrivés au Canada le 2 décembre 1842, à la suite du voyage en Europe de Mgr Bourget en 1841. L'évêque de Montréal voulait d'abord recruter des prêtres séculiers, mais les évêques français n'en accordaient pas facilement. Il apprit, par hasard, l'existence d'une jeune congrégation fondée par Mgr de Mazenod, évêque de Marseille. Mazenod fut ému par le sort des infidèles. Un mois après la demande, il donna une réponse favorable à Mgr Bourget. Le voyage de l'évêque en Europe donna d'autres résultats. Le 31 mai 1842 arrivaient les Jésuites; le 26 décembre 1842, les Dames du Sacré-Coeur; le 7 juin 1844, les Religieuses du Bon Pasteur⁴⁵.

Comme nous l'avons vu, la réponse du Père Honorat à la demande de Mgr Signay ne tarda pas. Dans la lettre du

(44) M. BOURASSA, in Annales de la Propagation de la Foi de Lyon (dorénavant: APFL), vol. 17, 1845, p. 244.

(45) Léon POULIOT, s.j., Monsieur Bourget et son temps, t. II, Montréal, Beauchemin, 1956, pp. 79-81.

30 avril, l'évêque écrit qu'il a eu la réponse du supérieur le 28 avril. Donc, il n'y a eu que trois jours entre la demande de missionnaires (25 avril), et la réponse affirmative. L'invitation de l'évêque de Québec était non seulement pour le Saint-Maurice, mais encore pour la Baie James et la Côte nord du Saint-Laurent⁴⁶.

En 1844, Joseph-Pierre-Anselme Maurault est un jeune missionnaire. Il avait vingt et un ans à son ordination, le 10 février 1842, et célébra le même jour sa première messe à la mission abénakis de Saint-François-du-Lac. Il écrira d'ailleurs une histoire des Abénakis⁴⁷ qui sera publiée en 1866. Le P. Bourassa ne connaît pas la langue; Honorat écrit qu'il pourrait peut-être faire un peu de catéchisme, "toujours avec le livre sous les yeux et il aura certainement à gagner dans cette mission⁴⁸". Les deux missionnaires partent de Trois-Rivières le 8 juin 1844⁴⁹. Ils rencontrent, chemin faisant, quatre jeunes Têtes-de-Boule. Maurault ne parle pas leur langue et s'adresse à eux en Abénakis et ils le

(46) Gaston CARRIERE, op. cit., p. 67.

(47) J.A. MAURALT, Histoire des Abénakis, Sorel, Gazette de Sorel, 1866.

(48) HONORAT à Signay, AAQ, dossier PP.O. 1-3.

(49) J.A. MAURALT, in RMDQ, vol. 6, 1845, pp. 130-136 et BOURASSA, in APFL, vol. 17, 1845, pp. 243-252 (relation de 1844).

comprennent. Cela n'est pas trop surprenant. Quelques jours plus tôt, les missionnaires avaient rencontré trois familles abénakises qui venaient de passer l'hiver dans la région. Mais tous les Têtes-de-Boule ne comprenaient pas cette langue aussi bien. Le rédacteur du Codex historicus de la maison Saint-Pierre à Montréal écrit en 1844: "Comme ni l'un ni l'autre des missionnaires ne connaissaient la langue des sauvages de la tribu des Têtes-de-Boule, auprès desquels ils avaient été envoyés, quoiqu'ils eussent des interprètes, ils n'ont point fait tout le bien qu'ils auraient désiré⁵⁰". Cela devrait nuancer un jugement comme celui-ci: "Au milieu du XIXe siècle, un ancien missionnaire des Abénakis se faisait parfaitement comprendre des Têtes-de-Boule dans cette langue⁵¹".

A l'arrivée des missionnaires à Weymontachingue, tous les sauvages viennent à leur rencontre, leur serrent la main et manifestent avec joie. "Oh! si tu savais, mon père, me disait un ancien, comme nous étions méchants autrefois! Si tu savais comme M. Dumoulin et M. Payment nous ont fait du bien⁵²". Le lendemain, Pierre Oskiloë, le chef, explique à

(50) Codex de la maison Saint-Pierre, AP, p. 30.

(51) Norman CLERMONT, op. cit., p. 23.

(52) J.A. MAURALT, in RMDQ, vol. 6, 1945, p. 132.

Maurault que ses gens sont à Weymontachingue depuis cinq semaines et qu'ils n'ont plus de provisions. Malgré cela, ils sont prêts à jeûner durant dix jours pour suivre la mission; après ce temps, ils seront forcés de partir s'ils n'ont pas de nourriture. Maurault lui parla de la divine providence, ce qui réjouit le coeur du chef.

Deux jours plus tard, les missionnaires se rendent à Kikendache, où, malgré l'extrême disette, la mission dure douze jours. Il y a 171 sauvages, nombre qui n'a pas changé depuis 1838, selon Maurault. Les deux prêtres font vingt baptêmes dont 11 d'adultes, deux mariages, trois réhabilitations, deux sépultures d'enfants. Quarante personnes sont admises à la communion.

Maurault raconte que deux jeunes sauvages s'informent avant de partir à la pêche, si le fait de manquer des instructions empêchera l'un d'eux d'être baptisé. Maurault leur dit que cela n'est pas bon, mais que leur pauvreté les justifie. "On les voyait souvent verser des larmes, quand ils entendaient parler de l'état malheureux d'une âme privée de la grâce du baptême". Et il ajoute un peu plus: "Telles étaient en général les dispositions de tous les autres. Aussi, il n'y a plus que trois infidèles dans la nation des Têtes-de-Boule, et l'année prochaine il n'y en aura plus, je

l'espère⁵³ :

Les sauvages ont une excellente mémoire en général, jointe à un désir passionné de s'instruire. Ils se corrigent et répètent en groupe. Le missionnaire trouve que les femmes ont une intelligence moins développée, ce qui est sans doute attribuable à la difficulté de leurs travaux. Pour appuyer, il ajoute :

L'on verra en hiver une femme traîner à de grandes distances une charge de 200 livres et même plus, ayant sur le dos un enfant, quelquefois deux, pendant que son fainéant de mari porte à peine 50 livres, et la suit lentement, comme pour se récréer de ses misères⁵⁴.

Cette perception de la répartition des tâches n'est sûrement pas basée sur une longue expérience, puisqu'il n'est jamais allé dans cette région durant l'hiver. Cela ne veut pas dire qu'elle est fausse, mais il est difficile d'en juger, puisque nous ne connaissons pas ses sources.

Maurault a remarqué que les parents prennent soin particulièrement de l'instruction religieuse de leurs enfants. La conséquence est que les enfants sont très pieux. La tempérance fait de grands progrès. Il n'y a eu durant l'année qui s'est écoulée, que deux sauvages qui ont succombé. Le

(53) Ibid., p. 134.

(54) Ibid., p. 134.

missionnaire à imposé une pénitence publique de huit jours à un homme marié qui avait pris deux autres femmes avec lui. Après quoi le coupable a demandé pardon à tous et renvoyé les deux femmes.

Le P. Bourassa et l'abbé Maurault choisissent, en 1845⁵⁵, une nouvelle route pour se rendre chez les Têtes-de-Boule. On leur avait dit que le trajet serait plus facile par le Saguenay et le lac Saint-Jean. Partis le 17 mai, ils n'atteignirent Weymontachingue que le 5 juillet, après de grandes fatigues et beaucoup d'épreuves. Après une courte mission de cinq jours à Weymontachingue, Bourassa rejoint son compagnon qui l'avait devancé à Kikendache. En ce lieu, la mission dure du 7 juillet au 25 du même mois. Ils baptisèrent quatre adultes et dix enfants. "Il n'y a plus d'infidèles maintenant dans la mission de Warmontashing; il en reste encore 12 dans celle de Kikendache, dont la plupart seront baptisés l'année prochaine⁵⁶". Cette phrase surprend, puisqu'il ne restait que trois infidèles en 1844. Probablement que, l'année précédente, il n'était question que de ceux de Weymontachingue. Cinquante-trois sauvages s'approchent de la sainte table en 1845, dont 26 pour la première

(55) Ibid., pp. 136-145 (relation de 1845).

(56) Ibid., p. 143. (Warmontashing est une ancienne appellation pour Weymontachingue).

fois. Maurault juge que la mission a été bien consolante. Quarante personnes ont décidé d'observer la tempérance parfaite. Il ajoute: "La piété et le zèle pour entendre la parole sainte sont toujours les mêmes chez ces bons Têtes-de-Boule⁵⁷".

Le P. Bourassa est l'auteur de la relation de 1946⁵⁸. Il ne donne pas le nombre de baptêmes qu'il a faits à Weymontachingue ou à Kikendache. Il écrit simplement: "Parmi ceux des catéchumènes qui furent jugés dignes de la grâce du baptême, se trouvait un vieillard de 60 à 70 ans⁵⁹". Malgré le peu de statistiques, le missionnaire rapporte au moins le témoignage très intéressant de ce vieillard:

Mon père, dit-il d'un ton que je n'oublierai jamais, depuis le moment où j'appris que tu étais l'envoyé du Maître de la vie, j'avais toujours envisagé la mort comme un affreux désert qui devait me priver pour toujours de la vue de Dieu, puisque je n'étais pas baptisé; mais, aujourd'hui que je le suis, je mourrai tranquille⁶⁰.

En effet, la conception de la mort s'est modifiée depuis l'arrivée du missionnaire. Celui-ci est porteur d'une connaissance (gnose) qui permet d'être mis en présence du

(57) Ibid., p. 143.

(58) M. BOURASSA, in RMDQ, vol. 7, 1847, pp. 94-104.

(59) Ibid., p. 99.

(60) Ibid., pp. 99-100.

Maître de la vie. Dans la lettre du chef à Dumoulin, après la mort de Harper en 1839, nous trouvons une expression du même genre: "un autre père pour nous montrer le chemin du ciel⁶¹". Les Têtes-de-Boule croient à la véracité des dires de ce guide: "On les voyait souvent verser des larmes quand ils entendaient parler de l'état malheureux d'une âme privée de la grâce du baptême⁶²". Nous reviendrons sur la conception de la mort-qu'avaient les Têtes-de-Boule avant l'arrivée des missionnaires, en étudiant la description des principales jongleries (rituels sacrés) que fait Deléage en 1863⁶³.

Le poste de Weymontachingue prend de plus en plus d'importance par rapport à Kikendache. Pendant dix-sept jours, les hommes du canot coupent le bois nécessaire pour la charpente, le toit et le lambrissage de la chapelle de Weymontachingue. En plus de construire une chapelle temporaire, en écorce, pour la mission. Celle-ci se tient du 4 au 11 juin. Le dernier jour commence avec la grand-messe: "Nos sauvages y exécutèrent parfaitement bien une messe en chant grégorien; le Gloria, le Sanctus et l'Agnus étaient traduits en leur langue⁶⁴". Cette messe fut suivie par la procession du

(61) Chef de Weymontachingue, in RMDQ, vol. 2, 1840, pp. 67-68.

(62) J.A. MAURALT, in RMDQ, vol. 6, 1845, pp. 133-134.

(63) F.R. DELEAGE, in RMDQ, vol. 16, 1864, pp. 71-84.

(64) M. BOURASSA, in RMDQ, vol. 7, 1847, pp. 97-98.

Saint-Sacrement et une veille où les jeunes gens chantèrent des cantiques sans interruption jusqu'au matin.

Après une mission de huit jours à Kikendache où a eu lieu le baptême du vieillard dont il était question plus haut, les missionnaires se rendent à Mekiskan pour une deuxième année consécutive, et pour la première fois à Wasswanipi. Bourassa donne des indications très importantes à propos des circonscriptions ecclésiastiques en 1846.

Après avoir quitté Kikendache le 24, nous franchissons, le 27, la hauteur des terres; les voyageurs nomment ainsi cette partie du sol où les eaux se séparant, coulent en sens contraire, les unes vers le St-Laurent, les autres vers la Baie d'Hudson. C'est aussi cette hauteur des terres qui sert de bornes entre le Canada et le territoire de la Baie d'Hudson, et sépare les diocèses de Québec et de Montréal du vicariat apostolique qui est ⁶⁵ sous les soins de Mgr l'évêque de Juliopolis.

Les indications de Bourassa remettent en question la carte des "circonscriptions ecclésiastiques en 1844" de Lucien Lemieux⁶⁶. Sur cette carte, on voit que le vicariat apostolique de Mgr Provencher, évêque de Juliopolis, touchait au diocèse de Kingston, mais non à ceux de Québec et de Montréal. La hauteur des terres est bien marquée sur la

(65) Ibid., pp. 99-100.

(66) Lucien LEMIEUX, L'établissement de la première province ecclésiastique au Canada, 1783-1844, Ottawa, Fides, 1968, pp. 508-509 (annexe: carte 2).

carte publiée en 1891 dans les Missions Catholiques de Lyon⁶⁷, qui illustre le reportage de Mgr J.B. Proulx, sur la visite pastorale de Mgr Lorrain en 1887.

Le 24 juillet 1846, le P. Bourassa et l'abbé Maurault mettent pied à terre aux Trois-Rivières après une absence de trois mois. Ainsi s'achève l'apport du clergé séculier pour l'évangélisation des Têtes-de-Boule du Haut Saint-Maurice. Cette période soulève quelques questions auxquelles nous aimerions répondre.

Premièrement, peut-on parler de chrétienté dans le Haut Saint-Maurice en 1846? Certainement pas, si on entend par ce mot un groupe qui n'a connu que le christianisme. Il est possible d'en parler si on pense à une communauté qui adhère au christianisme. En 1841, Payment écrit que les sauvages "forment une petite chrétienté" et il compte 110 baptisés. Il emploie le mot "chrétienté" après avoir fait de grands éloges de leur assiduité aux exercices de la mission, et de leur recueillement et de leur piété à la messe. De fait, si l'on fait le compte année par année, il y a eu 122 baptêmes⁶⁸, de 1837 à 1841. Les douze absents sont

(67) Les Missions Catholiques, Lyon, vol. 23, 1891, p. 8 (annexe: carte:1).

(68) Nombre de baptêmes/année: 25/1837; 19/1838; 63/1840; 15/1841.

probablement décédés. En 1844, selon Maurault, il ne reste que trois infidèles. Comme nous l'avons vu, il ne devait pas compter le groupe de Kikendache, puisqu'en 1845, il y a en ce lieu douze infidèles et plus aucun à Weymontachingue. L'année suivante, Bourassa mentionne un "des catéchumènes qui furent jugés dignes de la grâce du baptême⁶⁹", mais il n'est pas question d'infidèles dans la relation. On peut donc affirmer que la quasi-totalité des Têtes-de-Boule du Haut Saint-Maurice ont été baptisés et que le peu qui reste le sera bientôt.

La seconde question est de savoir pourquoi et comment les sauvages du Saint-Maurice adhèrent au christianisme? Comme nous l'avons vu plus haut, les Têtes-de-Boule perçoivent le missionnaire comme l'envoyé du Maître de la vie et celui qui possède la connaissance nécessaire pour les guider vers le ciel. Ils en ont la conviction; à preuve, le missionnaire exigeait la tempérance comme condition au baptême. Celle-ci fut presque acquise en 1845: "Dans le cours de l'année qui vient de s'écouler depuis la dernière mission, deux sauvages seulement se sont rendus coupables d'intempérance⁷⁰". Il y a aussi des gestes individuels qui montrent cette conviction; ce jeune sauvage qui brise le rets d'un

(69) M. BOURASSA, in RMDQ, vol. 7, 1847, p. 99.

(70) J.A. MAURALT, in RMDQ, vol. 6, 1845, p. 135.

polygame pour l'obliger à revenir à la mission en 1838; cet autre jeune homme qui s'inquiète à savoir si une absence pour aller chercher des provisions l'empêcherait d'être baptisé⁷¹. Le déroulement de la conversion en est une autre conséquence. Il serait difficile d'aller plus loin que les manifestations de cette conviction sans quitter l'histoire pour la philosophie. Le missionnaire est l'initiateur de la conversion, mais il ne convertit pas. Il enseigne les vérités de la religion, maintient et encourage les sauvages dans leur foi par certaines stratégies pastorales comme la solennité de la première communion, les processions et même par les pénitences publiques. Mais les Têtes-de-Boule furent les principaux agents de leur conversion. Ainsi, Dumoulin est surpris à sa première visite de les voir s'instruire mutuellement jusqu'à onze heures du soir et minuit. A sa seconde visite, ils ont, non seulement rien oublié, "mais les plus instruits avaient communiqué leurs connaissances aux plus ignorants⁷²". Bien qu'il n'y ait pas de mission en 1839, vu la noyade de l'abbé Harper, les Têtes-de-Boule promettent de répéter et d'apprendre ce qui leur a été enseigné. Et il en sera ainsi durant toute cette période.

(71) Ibid., p. 134.

(72) S.N. DUMOULIN, in RMDQ, vol. 1, 1839, p. 29.

CHAPITRE II

LES PREMIERS OBLATS (1847-1866)

Les premiers missionnaires oblats des Têtes-de-Boule furent Médard Bourassa, Hercule Clément, François Andrieux, Régis Déléage et Louis Lebret. Les deux premiers sont Canadiens et les trois autres sont venus de France. Il n'y a rien qui distingue ces deux groupes de façon notable. Probablement que la stabilité de la mission du Saint-Maurice y est pour beaucoup. Tous les missionnaires, comme nous le verrons, n'ont que des éloges pour les Têtes-de-Boule à la fin de chaque relation.

Cette période est relativement pauvre en documents, si on la compare à la précédente. Sur dix voyages, nous avons neuf relations en comptant le récit de la noyade de l'abbé Harper. Il est vrai que la première décennie est marquée de nombreuses conversions et que sept missionnaires

ont fait la mission. Dumoulin y va trois fois et écrit trois relations de mission. Payment se rend aussi par trois fois dans le Haut Saint-Maurice, mais ne fait que deux relations. L'abbé Maurault et le P. Bourassa, à l'intérieur de cette période, font trois fois le voyage et chacun deux relations. Bourassa ne fait pas de rapport de mission en 1847 et il écrit dans sa relation de 1848:

Le désir que j'ai de vous obliger et de correspondre aux vues de Mgr l'Archevêque¹ comme aussi l'espérance d'être utile à quelques uns des zélés associés à la propagation de la foi, me fait surmonter la répugnance que j'éprouve à donner encore une relation sur une mission qui a déjà épuisé ma verve d'écrivain, dont vous connaissez toute la fécondité; j'entre de suite en matière².

Ce souci de ne pas se répéter, est la raison qui explique que le P. Bourassa ne fera pas d'autres relations. Et il sera missionnaire jusqu'en 1850. Cela peut probablement s'appliquer à d'autres missionnaires. Une seconde raison nous est fournie par le P. François Andrieux dans une lettre en date du premier août 1859 où il écrit: "Je ne vous donnerai pas pour le moment beaucoup de détails. J'espère dans peu de jours descendre à Ottawa pour voir Monseigneur et vous autres aussi³". Cette lettre est adressée au secrétaire

(1) Joseph Signay.

(2) M. BOURASSA, in RMDQ, vol. 8, 1849, p. 75.

(3) F. ANDRIEUX, AP, dossier Maniwaki, 1 août 1859.

de Mgr Guignes, le provincial des Oblats à cette époque. En plus de ces visites, il est possible que certaines lettres aient été égarées. Malgré cela, nous avons au moins une relation de chaque missionnaire et il est possible de connaître les grandes lignes et les événements qui marquèrent cette période.

Dans un relevé annuel d'activités, Bourassa écrit que, de 1847 à 1850⁴, il a visité le Saint-Maurice et qu'au retour il a fait une retraite aux employés des Forges du Saint-Maurice, et cela chaque été. Nous avons une relation en 1848 et une courte lettre en 1849. Bourassa est un homme particulièrement sensible, il est heureux et fier de ce qu'il fait et, de plus, il aime les sauvages. En 1848, il reçoit des ornements pour la chapelle des employés des Forges. Pour encourager de telles générosités, il écrit: "L'âme du sauvage est pure, candide; une attention le trouve toujours reconnaissant, et sa reconnaissance s'épanche en prière pour celui qui en est l'objet⁵". Arrivé à Weymontachingue, il tombe en pleine famine, il envoie ses ouailles à la chasse et il fera la mission après avoir visité les autres postes. Bourassa laisse les ouvriers à ce poste pour travailler à la chapelle et se rend à Kikendache, Mékiskan et Wasswanipi.

(4) M. Bourassa, AP, dossier Bourassa, 1854.

(5) M. BOURASSA, in RMDQ, vol. 8, 1849, p. 76.

A son retour, les ouvriers avaient fait le bardeau, le plancher et l'escalier du jubé; en plus, une partie du bois de la voûte avait été scié. "Une chose manquait à l'édifice, un clocher: mon génie inventif en eut bientôt trouvé le plan et ma main confectionné l'oeuvre⁶". Les sauvages arrivent de la chasse et la mission commence. Bourassa avait remarqué, lorsqu'il les avait rencontrés en montant, un certain embarras dans leur accueil. Il les soupçonna d'avoir quelque faute. "L'âme du sauvage est trop franche pour lui permettre de dissimuler⁷". Ses craintes étaient fondées; ils avaient bu. Leur comportement était changé; ils étaient nonchalants et inattentifs. Le Père réunit la tribu et leur fait des réprimandes qui ne les touchent guère. Il quitte la chapelle le coeur gros et se rend à sa tente. Deux chefs le suivent, accompagnés de tous les sauvages et se jettent à genoux devant lui:

J'étais ému et je gardais le silence, quand un des chefs me saisit la main et fondant en larmes me dit: "Prends-nous en compassion". Je sanglotais moi-même; cette position humiliante dans un sauvage me perçait le coeur et acheva de me gagner⁸.

(6) Ibid., p. 79.

(7) Ibid., p. 77.

(8) Ibid., p. 80.

Le lendemain, tous s'engagent dans l'association de la tempérance. A ce propos, Joyal⁹ écrit que le P. Bourassa a établi la société de tempérance chez les Têtes-de-Boule, ce qui n'est pas fondé, puisqu'elle fut mise sur pied au temps de Payment. La mission fut des plus heureuses: "Vous vous seriez cru transporté, en y assistant, dans nos vieilles paroisses: le chant, la prière, le salut, l'instruction surtout, remarquez-le bien, se faisaient avec toute la décence désirable, rien n'y manquait¹⁰".

Bourassa aime les sauvages, ses différentes attitudes le montrent bien. Mais, de plus, il accepte leur mode de vie et ne répugne pas à faire comme eux. Il raconte qu'un jour il s'était perdu et qu'il a fait un bon repas avec deux écureuils:

Quelles nourritures s'écriraient tous les gastronomes de Londres! (Car je suppose qu'il y en a point en Canada) elle est affreuse! Non, délicieuse! et, s'ils veulent le savoir, je leur donne rendez-vous sur les rochers du Saint-Maurice après une journée de fatigues et de jeûnes¹¹.

La mission d'évangélisation auprès des sauvages a une grande importance pour le père Bourassa. Le premier juillet 1849, il écrit de Weymontachingue, qu'il ne pourra se rendre

(9) A. JOYAL, op. cit., p. 10.

(10) M. BOURASSA, in RMDQ, vol. 8, 1849, p. 80.

(11) Ibid., p. 77.

à Wasswanipi faute de temps, puisqu'il doit construire une chapelle à l'Orignal. Cela le peine grandement: "Des âmes, bon Dieu, c'est si précieux!"¹²

Un dernier point à éclaircir: la mission à Kikendache n'a pas été abandonnée en 1846, comme le prétend Yvon Thériault¹³. Cette même année, Bourassa y fait une mission de huit jours¹⁴; en 1848, comme nous l'avons dit plus haut, il s'arrête en ce lieu et y reste deux jours de plus qu'il ne prévoyait, et dans la lettre du premier juillet 1849, il annonce son prochain départ pour Kikendache. Ce n'est qu'en 1853 qu'il est possible d'affirmer qu'il n'y a plus de mission en ce lieu, puisque les sauvages de Kikendache se rendent chez leurs frères de Weymontachingue¹⁵.

Le Rapport sur les missions du diocèse de Québec publie, en mars 1853, deux lettres à propos de la mission du Saint-Maurice. La première est du père Hercule Clément, en date du premier février 1852. Il y raconte la mission qu'il a faite en compagnie de François Andrieux. La seconde lettre est du P. Andrieux en date du 18 février 1852 et devrait à

(12) M. BOURASSA, AP, dossier Maniwaki, 1 juillet 1849.

(13) Y. THERIAULT, op. cit., pp. 86-87.

(14) M. BOURASSA, in RMDQ, vol. 7, 1847, p. 99.

(15) F. ANDRIEUX, in RMDQ, vol. 11, 1855, p. 24.

peu de chose près, ressembler à la lettre de Clément, puisqu'ils font le récit de la même mission. Ce n'est pas le cas. Andrieux écrit qu'il fait la mission seul:

Le R.P. Clément ne pouvant quitter le poste de la Rivière au Désert, à cause des sauvages qui l'habitent ou qui s'y rendent dans le cours de l'été, et qui tous ont besoin du ministère du prêtre, je dus partir seul et n'ayant pour compagnons que les Indiens¹⁶.

Ici, il semble expliquer pourquoi Clément ne l'accompagne pas. Ce qui laisserait penser que la lettre d'Andrieux est du 18 février 1853 et qu'il y fait le récit de la mission de 1852. D'ailleurs, Clément écrit: "J'avais obtenu des sauvages pour nous aider à continuer notre voyage; mais il me manquait un guide pour m'avancer plus dans ces lieux où je n'avais jamais été¹⁷". Il est évident qu'il n'aurait pas eu cette inquiétude si Andrieux avait fait le voyage l'année précédente. Cela nous permet d'établir avec certitude que Clément, dans sa lettre du premier février 1852, fait la relation de la mission de 1851 et qu'Andrieux raconte celle de 1852.

Contrairement à leur prédécesseur, les deux missionnaires ne passeront pas par Trois-Rivières, mais par la Gatineau, en partant de la Rivière du Désert. Ils visitent les postes

(16) F. ANDRIEUX, in RMDQ, vol. 10, 1853, p. 114.

(17) H. CLEMENT, in RMDQ, vol. 10, 1853, p. 105.

du Grand Lac Victoria, de Wasswanipi et terminent par Weymontachingue. Cet itinéraire sera presque toujours suivi, à part quelques modifications dans l'ordre des visites des postes, jusqu'en 1865, année où le centre des missions est transféré de la Rivière du Désert (Maniwaki) à Témiscamingue (Ville Marie).

A l'arrivée des deux missionnaires à Weymontachingue, les sauvages sont partis à la chasse. Par l'ancien trajet, Weymontachingue était le premier poste visité, après un mois d'attente, les sauvages n'avaient pas de provisions. Ils avaient demandé à M. Henderson, le bourgeois du poste, de les avertir de l'arrivée des missionnaires. Trente-huit des quarante familles qui fréquentent ce lieu ont assisté à la mission. "La mission de Weymontachingue a été pour moi la plus consolante depuis que j'ai commencé à exercer le ministère au milieu des sauvages¹⁸". Le missionnaire est étonné que tous aient été tempérants depuis un an et il est heureux que les commis de la Baie d'Hudson les encouragent en ce sens. Durant les 19 jours de la mission, tous se sont confessés et la plupart ont pu communier. Aucun n'a cru pouvoir s'absenter d'un seul exercice de la mission. Clément parle leur langue et les sauvages en sont heureux.

(18) Ibid., p. 108.

Avant de partir, Clément demande aux Têtes-de-Boule d'aller visiter les missionnaires à la Rivières du Désert. Vingt-deux familles donnent leur nom afin qu'on leur obtienne des terres dans cette région, en faisant la demande au gouvernement. Clément apprend, en arrivant aux Trois-Rivières, que la Chambre a accordé 50,000 arpents aux Algonquins, Nisissing et Têtes-de-Boule à la Rivière du Désert. Il en est heureux, "puisque la Rivière du Désert pourra enfin devenir, pendant l'été, le rendez-vous de tous les sauvages du Saint-Maurice, du Grand-Lac, et même de l'Ottawa et de ses affluents¹⁹". L'enthousiasme de Clément s'éteignit rapidement, puisque le projet n'eut pas de suite, du moins pour les Têtes-de-Boule. A la demande du missionnaire, ils vinrent visiter les terres qui leur étaient destinées. "Mais les Têtes-de-Boule changèrent de dessein et ne voulurent pas quitter leur terre²⁰". Probablement que la perspective de devenir agriculteurs ne les enthousiasmait pas autant que Clément.

Le père François Andrieux fera seul le voyage de 1852 à 1860. Il est le premier missionnaire français à se rendre dans le Haut Saint-Maurice depuis la mort de Jacques Buteux.

(19) Ibid., p. 110.

(20) Gaston CARRIERE, Histoire documentaire de la Congrégation des O.M.I., t. IV, 1962, Ottawa, Ed. de l'Université d'Ottawa, p. 96.

Sa perception des Têtes-de-Boule n'est pas différente de celle de ses prédécesseurs: "Il est rare de trouver une population sauvage n'ayant pas constamment un missionnaire auprès d'elle, aussi bien formée à la vie chrétienne²¹". Mais le missionnaire fait un parallèle intéressant entre le blanc et le sauvage:

La chose à laquelle ils renoncent le moins facilement, c'est la jonglerie; cela ne doit pas nous étonner. Parmi les nations chrétiennes, il est des superstitions auxquelles le peuple n'ajoute pas sans doute une croyance absolue, mais qui sont cependant pratiquées quelquefois malgré les défenses de l'Eglise et de ses ministres²².

Ce parallèle est très intéressant puisqu'il montre que le missionnaire ne perçoit pas le sauvage comme différent par essence du blanc. Dans un article très bien documenté sur la réaction des Européens à la peinture des visages au XVIe siècle et au début du XVIIe siècle, François-Marc Gagnon²³ conclut que le sauvage est perçu, à cette époque, comme un blanc et que la couleur basanée de sa peau est accidentellement causée par le soleil. La seule chose qui leur manque pour être des blancs, c'est d'être civilisés, ce à quoi on s'attaquera aux XVIIIe et XIXe siècles.

(21) F. ANDRIEUX, in RMDQ, vol. 10, 1853, p. 120.

(22) Ibid., p. 118.

(23) François-Marc GAGNON, "Ils se peignent le visage..." in Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 30, no 3 (déc. 1976), pp. 363-381.

L'historien Lionel Groulx écrit, en parlant de la difficulté des missions auprès des sauvages au milieu du XIXe siècle: "Le sauvage reste encore sauvage, ou peu s'en faut: homme-enfant, léger, fantasque, incapable d'efforts soutenus, mal débarassé de son vieux paganisme²⁴". Ce qui revient à dire que le sauvage était non-civilisé. Le gouvernement du Canada conserve la même idée dans la révision, en 1951, de la loi connue sous le nom de "Indian Act" ou "Loi indienne" R.S., C. 149, votée en 1876. Il définit, aux sections 103 à 109, l'émancipation des Indiens, comme la perte du statut d'Indien en faveur de la citoyenneté canadienne. Le gouvernement du Québec, dans son projet culturel, n'y échappe pas, en voulant renverser la vapeur, lorsqu'il parle des exclus de la "Loi indienne" fédérale: "les individus de descendance indienne (métis) qui ont conservé le mode de vie autochtone bien qu'ils ne soient pas reconnus comme tels²⁵". Comment demander à ceux qui n'ont pas de "droit", de conserver ce que le choc des cultures a détruit chez ceux qui avaient le "droit" de conserver leur mode de vie mais pas le "pouvoir". Cette rapide excursion à travers les quelques siècles de notre histoire, n'avait pour but que de montrer que le sauvage est défini en comparaison avec le blanc et que ce n'est

(24) Lionel GROULX, Le Canada français missionnaire, Montréal, Fides, 1962, p. 19.

(25) La politique québécoise du développement culturel, vol. 1, Québec, Éditeur Officiel, 1978, p. 87.

pas l'idée d'un missionnaire ou des missionnaires exclusivement. Andrieux écrit: "Ce ne sera que lorsqu'ils seront persuadés de l'absurdité de leurs jongleries, qu'ils les abandonneront totalement; mais ce résultat ne sera obtenu que par l'instruction religieuse²⁶".

La mission de 1852 réunit deux cents sauvages à Weymontachingue. Ils plantent leurs tentes non loin de la chapelle qui est construite sur un plateau élevé. Andrieux est satisfait, il a donné tous les secours de la religion dont les sauvages pouvaient avoir besoin, et reprend le chemin qu'il avait suivi pour la Rivière du Désert.

L'année suivante, Andrieux choisit de se rendre directement à Weymontachingue, pour que les sauvages de ce poste n'aient pas trop à jeûner. Le guide ne connaît pas le nouveau trajet, mais tout s'arrange bien. Sur leur chemin, ils rencontrent un tombeau qui n'a pas de croix. Le missionnaire écrit que les tombeaux catholiques sont rares puisque les sauvages ramènent leurs défunts à Weymontachingue, près de la chapelle. "Cela leur donne la facilité de visiter toutes les années la tombe de leurs parents, devoir qu'ils remplissent avec une scrupuleuse fidélité. Ils n'ont pas comme beaucoup de blancs, horreur des tombeaux²⁷".

(26) F. ANDRIEUX, in RMDQ, vol. 10, 1853, p. 120.

(27) Ibid., vol. 11, 1855, p. 24.

Les sauvages sont au poste depuis sept à huit jours; ils s'empressent de souhaiter la bienvenue au missionnaire. La chasse, durant l'hiver, fut mauvaise et ils n'ont pas les provisions habituelles; de plus, la pêche est plutôt mince. Mais les Têtes-de-Boule sont convaincus que le jeûne est peu de chose en comparaison avec le bonheur d'être instruits et de participer aux sacrements. Après huit jours, la situation devenant critique, Andrieux envoie la moitié du groupe à la pêche dans les lacs voisins. L'initiative s'avère très heureuse.

Au cours de la mission, le père a converti deux jongleurs (ceux qui pratiquent la jonglerie, la superstition) qu'il n'avait pas rejoints auparavant. Ceux-ci promettent de ne plus s'y adonner. La mission se termine par une communion générale et les mariages. Andrieux décrit l'usage en vigueur à cette époque chez les Têtes-de-Boule.

Comme nos sauvages ne connaissent point ce qu'on est convenu d'appeler mariages d'inclination, les jeunes gens laissent à leurs parents le soin de leur choisir une épouse. Ceux-ci viennent prendre l'avis du missionnaire et après cette unique formalité, on procède à la cérémonie. Jusqu'à présent, ce mode n'a eu que d'heureux résultats, tant pour l'union des familles que pour la conservation des bonnes moeurs²⁸.

(28) Ibid., p. 26.

Dans une lettre du trois octobre 1853, Mgr Guigues²⁹, évêque de Bytown, écrit à l'Archevêque de Québec qu'il a appris qu'on voulait diminuer l'allocation pour les missions du Saint-Maurice. Etant donné la pauvreté de son diocèse, il ne pourra subvenir aux besoins de ces missions qui sont dans le diocèse de Québec. Cette lettre de Mgr Guigues dût avoir un certain effet, puisque l'allocation passera de 175 à 150 L. seulement en 1862, soit neuf ans plus tard.

En 1854, le poste de Weymontachingue est désigné spécialement pour la mission, où se réuniront avec les sauvages de ce lieu, ceux de Kikendache et quelques uns de Mékiskan; Andrieux estime leur nombre à 300 personnes. Cela surprend, puisqu'en 1852, 200 sauvages assistent à la mission et qu'en 1869 il y en a aussi 200³⁰. L'hiver a été très difficile, quatre jeunes chasseurs sont morts de faim et plusieurs familles ont échappé avec peine au même sort.

Le début de la mission est assombri par des querelles. Certains sauvages ont chassé sur le territoire des autres.

Il y en a qui cet hiver ont volé les terres des autres et ont ruiné leur chasse, et ceux-là ne veulent faire aucune satisfaction: c'est bien plus encore, ils se moquent de nous. Il

(29) E. GUIGUES, Archives Deschatelets, JH 401.C 21 R 36, 3/10/1853.

(30) J.P. GUEGUEN, in RMDQ, vol. 19, 1870, p. 16

faut que tu apaises ces troubles; alors tu nous verras empressés à remplir nos devoirs de religion³¹.

Andrieux tente de réconcilier les parties, mais n'y arrive pas. Au moment où il désespérait, un des chefs, nommé Pitecxwe, se lève et donne la main en signe d'amitié aux autres. Tous suivent son exemple et toutes les querelles cessent.

Le missionnaire exhorte les sauvages à se préserver de tout péché, puisque durant l'hiver ils ne peuvent pas se réconcilier avec Dieu et que la mort est si fréquente parmi eux. Après cette prédication, un des chefs fait venir Andrieux devant sa tente, réunit les hommes et lui dit:

Robe noire, notre Père, tu te souviens de ce que tu nous as dit ce soir et qui est si vrai. Nous savons que nous devons mourir et que nous pouvons mourir bien vite, car la chasse devient très rare. Quel est celui qui peut dire qu'il n'offense pas le Grand Esprit dans les bois? Et pourtant, pouvons-nous voir la Robe noire à notre mort? Tu viens nous rappeler le danger et tu nous quittes. Que n'avons-nous pas fait pour te décider à rester au milieu de nous?³²

Le chef poursuit en ce sens et tous l'approuvent. Le père répond que la décision ne dépend pas de lui et qu'il en réfèrera à l'évêque. Andrieux est persuadé que cela serait

(31) F. ANDRIEUX, in RMDQ, vol. 12, 1857, p. 24.

(32) Ibid., p. 27.

un grand bien, étant donné l'importance du prêtre pour eux. Mais, à défaut d'un prêtre résidant, il remarque que la mission leur fait un grand bien et en remercie les évêques du Canada et l'association de la propagation de la foi.

Dans le dossier Maniwaki de 1850 à 1856, il y a une lettre d'Andrieux³³ qui n'est pas datée. Le fait qu'elle soit dans ce dossier est déjà une indication; la minutie de l'archiviste de la maison provinciale des Oblats est remarquable. Le problème est de savoir si cette lettre est la relation de la mission de 1855 ou de celle de 1856. Il n'est pas possible qu'elle ait été écrite pour une mission antérieure. En 1852 et 1853, il n'est pas question de vol de terre et bien qu'il en soit question en 1854, le jour de l'arrivée à Weymontachingue diffère, ainsi que la solution à ce problème. Le 17 août 1856, le P. Santoni, qui était provincial depuis le 12 septembre 1851, cède sa place à Mgr Guigues qui l'avait occupée avant lui. La lettre d'Andrieux donne beaucoup de détails sur la mission; où est le poste, qui y va; des détails qu'Andrieux avait déjà fournis au provincial³⁴. Il nous semble probable que cette relation soit celle de la mission de 1856.

(33) F. ANDRIEUX, AP, dossier Maniwaki, 1850-1856 (sans date)

(34) F. ANDRIEUX, in RMDQ, vol. 10, 1853, p. 120.

Ce document a beaucoup d'importance. Premièrement, Andrieux y définit son rôle: "Ici, le missionnaire est père et juge, et fait exécuter les sentences. Au commencement, avant de se mettre à l'ouvrage, il faut arranger les difficultés, apaiser les inimitiés et faire réparer les injustices³⁵". En 1854, les sauvages avaient réglé seuls la question des terres, c'est probablement la raison qui a fait naître un arrangement aussi rapide. Ici, un des chefs a le même problème, tout lui est restitué, à part ce qui a été mangé ou transformé en souliers et en raquettes. Andrieux juge que le droit de propriété en a été consolidé.

Les sauvages sont heureux de voir le missionnaire et de se réunir dans la chapelle. Ils y prient et y chantent de "pieux cantiques si propres à ranimer dans leur coeur des sentiments de reconnaissance, de crainte et d'amour³⁶". "La mission a été comme à l'ordinaire. Catéchismes, instructions, préparation des enfants pour la première communion; baptêmes et les autres sacrements administrés; en un mot, toute la mission s'est passée comme à l'ordinaire³⁷". Cela explique pourquoi il n'y a plus de relation du P. Andrieux; le bonheur et la stabilité inspirent peu.

(35) F. ANDRIEUX, AP, dossier Maniwaki, 1850-1856 (sans date)

(36) Ibid.

(37) Ibid.

Depuis deux ou trois ans, la mortalité est très élevée. Durant l'hiver, sept personnes sont mortes de faim ou de maladies. Cela explique que deux familles aient recouru à la jonglerie. Pour pratiquer cet art,

on élève quelques bâtons en rond en forme d'entonnoir qu'on recouvre avec de l'écorce afin qu'on ne puisse rien voir de ce qui se passe à l'intérieur alors le mieux réputé dans l'art entre dedans et s'adresse à l'esprit qui lui enseigne la place où il pourra trouver le gibier³⁸.

Le résultat ne fut pas à la hauteur de leur espérance: ils sont arrivés à la mission en piteux état. Nous reviendrons sur ce point un peu plus bas, car la description d'Andrieux est un peu mince, si on la compare aux descriptions que fait Déléage³⁹, des six principales jongleries.

Comme nous l'avons dit plus haut, Andrieux n'écrit plus de relation à proprement parler. Dans une courte lettre, dont il a été question au début du chapitre, en date du premier août 1859, il écrit à titre d'introduction, qu'il a été satisfait en général de tous les sauvages qu'il a visités, mais surtout de ceux du Saint-Maurice. "Je pourrais presque dire que j'ai trouvé en eux de meilleures dispositions que je n'eusse encore vues. Oh! les bons sauvages!

(38) Ibid.

(39) R. DELEAGE, in RMDQ, vol. 16, 1864, pp. 74-78.

plaise à Dieu qu'on puisse toujours les tenir loin des blancs!⁴⁰" Avec l'arrivée des blancs, arrive aussi l'alcool, mais aussi la misère. Clément écrivait en 1852, qu'auparavant les Algonquins de la Gatineau vivaient grâce à la chasse. "Mais aujourd'hui que leurs immenses forêts, envahies de toutes parts, disparaissent rapidement, ces infortunés enfants des bois sont réduits à un état voisin de l'indigence⁴¹".

Andrieux sera remplacé en 1861 par le père François-Régis Déléage. Il est né à Saint-Sigoline, dans le diocèse de Puy en France. Nous n'avons qu'une relation du Père Déléage⁴² en date du premier novembre 1863, adressée à Mgr Guigues. Le missionnaire a parcouru 1800 milles et visité les postes du Grand Lac, Wasswanipi, Mékiskan et Weymontachingue. Déléage est revenu à la Rivière du Désert par le Saint-Maurice, en faisant un arrêt à La Tuque. Comme ses prédécesseurs, il fut très satisfait des Têtes-de-Boule réunis à Weymontachingue. "Il n'est pas nécessaire, Monseigneur, que je répète les louanges que vous avez déjà entendu faire de leur foi vive et éclairée, de leur piété, de leur zèle religieux et de leur dévotion envers le Saint-Sacrement⁴³".

(40) F. ANDRIEUX, AP, dossier Maniwaki, 1 août 1859.

(41) H. CLEMENT, in RMDQ, vol. 10, 1853, p. 97.

(42) R. DELEAGE, in RMDQ, vol. 16, 1864, pp. 71-81.

(43) Ibid., p. 82.

L'intérêt particulier de la relation de Déléage repose sur sa description des six "principales superstitions actuelles, connues sous le nom de jongleries"⁴⁴. Il s'est informé auprès de ceux qui pratiquaient cet art avant de devenir chrétiens et ceux qui y recourent lorsqu'ils sont désespérés, "voyez le pauvre sauvage seul dans les bois, pressé par la faim, tourmenté par la maladie et tenté par le démon; ah! qu'il lui faut une bien grande vertu pour ne point recourir aux anciennes pratiques qui, dans son idée, le délivreraient de ses maux!"⁴⁵

Dans ses descriptions, Déléage n'a qu'un but: informer. Pour lui, ces pratiques sont superstitieuses et insensées, il ne cherche pas à les comprendre; le contraire serait étonnant. D'ailleurs, cela l'ennuie un peu, il écrit après avoir décrit la sixième jonglerie, cette courte phrase précédée de points de suspension: "... J'abandonne ce chapitre; il deviendrait facilement long, à ennuyer"⁴⁶. Déléage n'a probablement jamais assisté à ces pratiques, il rapporte ce qu'on lui a dit, il n'y a rien changé. D'ailleurs, pourquoi l'aurait-il fait? Il est convaincu que ce ne sont que des superstitions, et Mgr Guigues, à qui il écrit, doit partager

(44) Ibid., p. 74.

(45) Ibid., p. 74.

(46) Ibid., p. 78.

la même conviction. Nous résumerons dans les prochaines lignes, ce que dit le missionnaire sur chacune des jongleries:

1. Le Kasabandjekerin ou la Cabane. D'abord les sauvages construisent une cabane conique de six pieds de diamètre et de huit à neuf pieds de haut. La charpente de bâtons est recouverte d'écorces ou de nattes, pour qu'on ne puisse voir à l'intérieur. Après cette construction, le Cabanier, "magicien du premier ordre"⁴⁷, s'y glisse poings et pieds liés par le plus fort et le plus habile de ceux qui assistent. A force de crier, de chanter, de hurler, de se remuer et de remuer la Cabane, il en vient à se délivrer. Alors, il rencontre l'Esprit, "sous la forme d'un petit homme vilain et noir qui lui arrive par le haut de la cabane"⁴⁸. Cette pratique a pour but de retrouver certaines personnes, de connaître des remèdes, d'éloigner des malheurs ou d'en causer à ses ennemis. Déléage ajoute, peut-être pour rassurer le lecteur "mais il ne pourra rien faire contre les blancs"⁴⁹.

2. La Mototowin ou la Suerie. Comme la pratique précédente, la Suerie exige la construction d'une cabane. Celle-ci a quatre pieds de diamètre, avec des murs droits

(47) Ibid., p. 74.

(48) Ibid., p. 75.

(49) Ibid., p. 75.

recouverts d'écorce, ne laissant qu'une petite ouverture dans le haut. Durant la construction, on fait rougir de gros cailloux dans un feu. Les cailloux rougis sont transportés dans la cabane avec deux ou trois casseaux d'eau. Le Noto-towinini (le sueur) se déshabille, entre dans la cabane et arrose les cailloux avec l'eau. Une épaisse vapeur s'échappe de la cabane et indique la direction à prendre pour faire une bonne chasse.

3. Le Magochewin ou le Festin. Lors d'une grande disette, le sauvage dessine au couteau ou à la hache le visage d'une divinité et lui sacrifie son meilleur chien. Il le fait rôtir et le mange, en ne quittant pas des yeux l'image qu'il a faite. Par ce rite, il espère que la divinité le prendra en pitié et l'aidera à faire une bonne chasse.

4. Le Makalekewin ou le Noircissement. Cette pratique a pour but d'apaiser l'Esprit qui afflige un malade. Le frère ou le père du malade se noircit les mains et le visage. Il monte sur une haute montagne où il passe cinq à six jours sans manger ni boire, tout en se fatiguant à marcher et à grimper aux arbres.

5. L'Awesens Nikamon ou le Chant des bêtes. Grâce à des chants ayant rapport aux bêtes, accompagnés au tambour, on attire ces mêmes bêtes, ou encore on répète, penché sur le sol, le nom de la bête qu'on veut tuer. Par exemple:

Mons, Mons... pour attirer l'original.

6. L'Akstowin ou la Suspension. Cette pratique est la plus répandue. Le chasseur suspend aux arbres les os des bêtes qu'il a tuées, pour honorer les autres animaux de la même espèce et s'éviter de faire une mauvaise chasse.

A la lecture de ces descriptions, il serait assez aisé de conclure que les sauvages n'étaient préoccupés que par la maladie, la famine et leurs ennemis, avant l'arrivée du missionnaire, et que celui-ci leur a fait connaître le problème que pose la mort. Il est évident qu'il connaissaient ce problème. Les premières fois qu'il est question de superstitions dans les relations des missionnaires du Haut Saint-Maurice, il est toujours question de mort. Il y a les provisions que les sauvages ont l'habitude de donner aux morts⁵⁰, le soin particulier des défunts⁵¹ et les coups de feu pour chasser l'âme du défunt, selon l'usage⁵². Il semble bien, si on en croit les descriptions de Déléage, que le problème de l'au-delà a été résolu par l'adhésion au christianisme, mais pas celui de la survie ici-bas. Andrieux a très bien compris la situation lorsqu'il écrit ne pas être étonné que les sauvages aient des superstitions, puisqu'on en trouve

(50) E. PAYMENT, in RMDQ, vol. 4, 1841, p. 95.

(51) Ibid., p. 96.

(52) E. PAYMENT, in RMDQ, vol. 5, 1843, p. 125.

encore dans les nations chrétiennes⁵³. Il y a quelques années, la mère de famille accrochait son chapelet à la corde à linge la veille d'un mariage, pour avoir du beau temps. Cela ressemble à l'Akstowin. Andrieux a raison lorsqu'il écrit: "Ce ne sera que lorsqu'ils seront persuadés de l'absurdité de leurs jongleries, qu'ils les abandonneront totalement; mais ce résultat ne sera obtenu que par l'instruction religieuse⁵⁴". Ces pratiques sont devenues absurdes parce qu'elles ont perdu leur support, c'est-à-dire l'explication du monde, de la vie et de la mort dont elles ne sont que des conséquences. Ceci n'implique pas qu'elles disparaîtront automatiquement, mais qu'elles seront réaménagées dans le sens de la nouvelle croyance.

Il nous reste une dernière relation, celle de Louis Lebret, un père oblat venu de France, résidant à Témiscamingue (Ville Marie). Depuis 1847, la mission du Saint-Maurice avait été desservie par les pères résidant à Maniwaki, en 1865 cette desserte sera confiée à ceux de Témiscamingue⁵⁵. Le P. Lebret fera la mission en 1865 et en 1866.

Le missionnaire fait la relation de la mission de 1866. La chapelle de Kikendache est tombée de vétusté, il n'y a

(53) F. ANDRIEUX, in RMDQ, vol. 10, 1853, p. 120.

(54) Ibid., p. 120.

(55) Codex Historicus de Témiscamingue, AG, pp. 36-37.

plus de mission en ce lieu. Les sauvages préfèrent se rendre à Weymontachingue où ils donnent un très bon exemple à leurs frères. Depuis le début de cette période (1847-1866), les missionnaires ont toujours été élogieux pour les Têtes-de-Boule. Le P. Lebreton ne diffère pas. "Quoique les exercices de la mission soient à peu près les mêmes dans tous les postes que je visite, je dois ajouter cependant qu'ils se font ici avec beaucoup plus de solennité⁵⁶".

Comme nous l'avons vu, les missionnaires sont particulièrement satisfaits des sauvages du Saint-Maurice. Il serait superflu de répéter tous ces témoignages, quelques-uns suffiront. "La mission de Warmontashong a été la plus consolante depuis que j'ai commencé à exercer le ministère au milieu des sauvages⁵⁷". "Je pourrais presque dire que j'ai trouvé en eux de meilleures dispositions que je n'eusse encore vues⁵⁸". "Il n'est pas nécessaire, Monseigneur, que je répète les louanges que vous avez déjà entendu faire de leur foi vive et éclairée, de leur piété, de leur zèle religieux et de leur dévotion envers le Saint-Sacrement⁵⁹". Le P. Arnaud, o.m.i., qui est missionnaire au Lac Saint-Jean, a eu

(56) L. LEBRET, in Missions de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée (d'orénavant: MOMI), vol. 7, 1868, p. 123.

(57) H. CLEMENT, in RMDQ, vol. 10, 1853, p. 108.

(58) F. ANDRIEUX, AP, dossier Maniwaki, 1 août 1859.

(59) R. DELEAGE, in RMDQ, vol. 16, 1864, p. 82.

la visite de quelques Têtes-de-Boule à sa mission de 1863. Il écrit: "Tous ces sauvages du Saint-Maurice paraissent excellents; ils n'ont pas été flétris par le vice de l'ivrognerie. Ceux de nos Montagnais qui laissent la mission du Lac Saint-Jean, ne donnent pas toujours, dans les lieux où ils se retirent, une idée aussi favorable de leurs sentiments religieux⁶⁰". Durant ces vingt ans, les Têtes-de-Boule se sont distingués par leur zèle et leur accueil. Cette période des plus heureuses pour les missionnaires, fut celle de la consolidation. Comme nous verrons, elle sera suivie d'un déclin, on pourrait presque dire par une normalisation.

Il sera souvent question dans le prochain chapitre des livres sauvages. Mais c'est en 1866, que Mgr Bourget permet qu'on fasse des quêtes spéciales dans son diocèse pour aider à la publication des livres du P. Lebre⁶¹.

(60) C. ARNAUD, in MOMI, vol. 4, 1864, pp. 121-122.

(61) J.B. PROULX, in Les Missions Catholiques de Lyon (dorénavant: MCL), vol. 23, 1891, p. 248.

CHAPITRE III

JEAN-PIERRE GUEGUEN, O.M.I.
(1867-1881)

Durant trente-trois ans, Jean-Pierre Guéguen sera le missionnaire du Haut Saint-Maurice. Ce père de la Congrégation des Oblats est né à Ploudalmezeau, en Bretagne, le 17 décembre 1838. Ordonné prêtre en 1863, il arrive au Canada en octobre de l'année suivante; ses supérieurs le destinaient aux missions de la Rivière Rouge. En 1865, alors qu'il séjournait à la maison du Désert (Maniwaki), son obédience est changée en faveur de la résidence de Témiscamingue (Ville-Marie). Là, il sera affecté aux missions de chantier et à recevoir les sauvages qui se rendent en ce lieu. En 1867, ses supérieurs ajoutent à ses tâches la visite estivale des missions du Saint-Maurice¹.

(1) Cf. Gaston CARRIERE, Un grand missionnaire de la Mauricie, le père Jean-Pierre Guéguen, o.m.i., Ottawa, Séminaire Universitaire, 1958, pp. 1-5 (manuscrit).

Nous traiterons en deux chapitres, la carrière missionnaire de Jean-Pierre Guéguen. Le premier couvrira la période de 1867 à 1881 et le second de 1882, date de la création du Vicariat Apostolique de Pontiac, jusqu'à la fin du XIXe siècle.

Le P. Guéguen était un homme de petite taille et de santé très fragile. Le P. Vandenberghe, provincial à cette époque, écrivait:

Le Rev. Père Guéguen est toujours entre la vie et la mort. A la maison, il garde presque le lit. Dès qu'il s'agit d'aller en mission, il est debout. Il est incompréhensible. Tout chétif et maladif, il a une énergie qui triomphe de tout. Personne mieux que lui domine les sauvages quant au spirituel. Pour le temporel, c'est un enfant de 10 ans².

Nous attendrons un peu pour réfléchir à propos de la dernière phrase de Vandenberghe. Guéguen n'est pas encore conscient, en 1867, de l'énergie que lui trouve le provincial en 1872. Le père n'avait jamais pensé qu'on pourrait le nommer pour le service des sauvages du Saint-Maurice.

Au contraire, les récits que j'entendais sur cette mission, sur la longueur et la difficulté des portages et surtout sur la difficulté de parler les langues si variées des tribus sauvages de ces missions, tout cela me faisait

(2) F. VANDERBERGHE au supérieur général Fabre, in Correspondance des premiers pères: Vandenberghe, Archives générales de O.M.I. (dorénavant: AG), le 16 septembre 1872.

appréhender cette mission. Joignez-y ma faible santé et jugez s'il n'y avait rien à craindre pour un tel missionnaire entreprenant une telle mission³.

A son arrivée à Wasswanipi, il ne comprend pas les sauvages. Il balbutie quelques mots en algonquin, en maskégon et en cris. Guéguen se rend compte qu'ils le comprennent mieux en cris. Il leur distribue des livres, probablement le livre que Louis-Marie Lebret a publié en 1866⁴. Les sauvages de ce poste ont de fréquents contacts avec le ministre protestant de Rupert House, où ils se rendent pour faire la traite des fourrures.

Mais désormais, grâce à Dieu, ces pauvres chrétiens de Wasswanipi, sachant lire et aimant les livres et les cantiques que la Robe Noire leur a laissés, ces pauvres enfants chantent actuellement les louanges du bon Dieu dans leur langue, ce qu'ils n'avaient pas fait jusqu'ici⁵.

A Weymontachingue, quelques sauvages savent lire. Cela s'explique parce que les missionnaires employaient des livres en langue sauvage dès 1844 dans le Haut Saint-Maurice. Ainsi, le P. Honorat écrivait à Mgr Signay, que le P. Bourassa ne

(3) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Témiscamingue, 17 janvier 1868.

(4) L.M. LEBRET, Recueil de prières, catéchisme et cantiques à l'usage des sauvages de la Baie d'Hudson, Montréal, Louis Perrault, 1866, 108 pages.

(5) J.P. GUEGUEN, op. cit.

connaissait pas la langue sauvage, mais qu'il pourrait peut-être faire le catéchisme en cette langue: "Toujours avec le livre sous les yeux et il aura certainement à gagner dans cette mission⁶". Guéguen prolonge la mission pour apprendre la langue des Têtes-de-Boule.

Elle a beaucoup d'analogie avec la langue de la Baie d'Hudson, mais elle a des particularités qui la différencient assez considérablement. Le matin et le soir dans le temps consacré à la classe des sauvages, je laissais lire une leçon de notre petit catéchisme puis j'essayais de les interroger en me servant des expressions à eux propres, les priant aussi de me répondre eux-mêmes dans leur langue⁷.

Cela peut laisser penser que Guéguen employait un catéchisme de langue crise. Ce qui serait surprenant, puisqu'en 1887, soit 20 ans plus tard, les sauvages de Weymontachingue ne lisent que l'algonquin. "Ceux de Wemontaching, dont la langue est une des variantes du cris, ne comprennent que les lettres françaises; aussi se servent-ils des livres algonquins⁸". Les livres cris sont en caractères syllabiques. Nous reviendrons sur ce point au prochain chapitre, pour expliquer pourquoi les Têtes-de-Boule lisent l'algonquin.

(6) J.B. HONORAT, AAQ, dossier PP. O. 1-3, 28 avril 1844.

(7) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Témiscamingue, 17 janvier 1868.

(8) Jean-Baptiste PROULX, in MCL, vol. 23, 1891, Lyon, p. 247.

La mission au poste de Weymontachingue dure 18 jours. Les 170 sauvages, qui y assistent, se confessent tous deux fois, et un bon nombre trois ou quatre fois. "Pour les confessions, je pense avoir assez bien compris tout le monde, exceptés deux sauvages l'un du côté de Mistassini et l'autre du Lac Saint-Jean⁹". Guéguen a des journées bien remplies. "Tous les jours j'avais la messe à 6 h. Classe et catéchisme de 9 h. à 11½ et de 2 h. à 4½. A 5½ chapelet et bénédiction du Tr. S. Sacrement, suivie d'une instruction, à 8 h. ½ prière du soir. Confessions dans les temps libres¹⁰". La mission va très bien et le missionnaire permet que l'on fasse la procession à la Vierge. A la fête de Notre-Dame-du-Carmel, il y a communion générale, et les dimanches, beaucoup s'approchent de la sainte table. Durant les trois mois et onze jours que durèrent le voyage et les missions (l'ordre des visites: Kipawa, Grand Lac, Wasswanipi, Mikiskan, Weymontachingue et Kakipongan), Guéguen fait 49 baptêmes, 19 mariages et trois enterrements; dont sept baptêmes, sept mariages et un enterrement à Weymontachingue.

La carte des circonscriptions ecclésiastiques s'est modifiée. Dans un rapport à l'évêque de Montréal, le Père Vandenberghe écrit que les missionnaires ne savent plus dans

(9) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Témiscamingue, 17 janvier 1868.

(10) Ibid.

quels diocèses ils exercent leur ministère.

Si l'évêque de Saint-Boniface n'est chargé de ce côté (ouest) que des terres arrosées par les eaux qui vont se décharger dans Baie d'Hudson jusqu'au Cap Henriette, il y a encore une immense étendue de pays qui au moins géographiquement dépendrait des diocèses du Canada, c'est-à-dire tous les pays arrosés par les eaux qui se déchargent dans la baie de James¹⁰.

Le Vicariat Apostolique de Saint-Boniface ne s'étend pas jusqu'au Québec actuel, puisque le Cap Henriet est à la points nord-ouest de la baie de James. Du côté du Saint-Maurice et de la Gatineau, Vandenberghe ignore encore à qui appartiennent les missions. Depuis 1847, celles du Saint-Maurice sont sous la direction de l'évêque d'Ottawa, Mgr Guigue, de 1847 à 1874 et Mgr Duhamel, de 1874 à 1882. Mais comme l'affirme Guigue en 1853, ces missions sont dans le diocèse de Québec; il n'a pas à payer pour elles¹². A partir de 1882, le Vicariat Apostolique de Pontiac héritera à la fois du territoire et de la direction des missions du Saint-Maurice, et cela jusqu'en 1938, où elles passeront au diocèse des Trois-Rivières.

Durant son second voyage, Guéguen écrit de Weymontachin-gue et rien ne va. Il a dû suspendre les exercices

(10) F. VANDENBERGHE, op. cit., 7 novembre 1867.

(11) J. GUIGUE, AG, dossier J H 401. C 21 R 36, 3 octobre 1853.

(12) J.P. GUEGUEN, AP. dossier Témiscamingue, 20 juillet 1868.

de la mission: "Cependant, cette mission de Wemontaching semble m'avoir en aversion¹³". Cette mission est la plus difficile de celles qu'il a visitées cette année, bien que les sauvages de Kikendache qui la fréquentent soient les meilleurs de tous les postes. "Mais les pauvres sauvages de Wemontaching sont dans un état de déchéance extraordinaire¹⁴". La raison d'une telle sévérité est double. Dans ce poste, il y a un grand chef et deux autres chefs qui sont ses assistants, mais aucun des trois n'a d'autorité. "Réellement, plus je pense et plus je m'aperçois que les pauvres sauvages de Wemontaching veulent tous être chefs, et n'obéir à personne, pas même à la voix de Dieu¹⁵". Le second motif est que Guéguen est persuadé qu'il y a de la boisson, d'ailleurs les sauvages s'accusent l'un et l'autre de cette faute. Le missionnaire est découragé: "Wemontaching, autrefois la gloire et le bonheur du missionnaire du Saint-Maurice, qu'allez-vous devenir si vous vous laissez aller à ce penchant¹⁶?"

Le 21 septembre, Guéguen est de retour et il écrit que tout s'est bien arrangé. La mission a duré six semaines.

(13) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Témiscamingue, 20 juillet 1868.

(14) Ibid.

(15) Ibid.

(16) Ibid.

"J'espère avec la grâce de Dieu que ces chefs sauvages se conduiront mieux, ils avaient aussi l'air de vouloir écouter un peu plus leur chef¹⁷". Cette longue mission lui a permis de traduire de l'algonquin à la langue de Têtes-de-Boule le petit catéchisme, le chemin de croix et certaines prières relatives à la confession et à la communion. Cela confirme qu'en 1867, Guéguen a employé un catéchisme algonquin. C'est la première fois qu'un missionnaire du Haut Saint-Maurice parle d'une telle entreprise au bénéfice des Têtes-de-Boule.

Entre la mission d'été de 1868 et celle de 1869, la mort a fait de grands ravages. Un homme, deux femmes et trois enfants sont décédés. Guéguen croit que ces événements ont une influence salubre sur les sauvages de Weymontachingue. "Ici à Wemontaching, les esprits sont tout à fait changés. L'an dernier, ce n'est que querelles, échange de mauvaises paroles, presque bataille¹⁸". Il y a aussi un plus grand nombre de mariages; l'année précédente il y avait beaucoup de désaccords, en 1869 tout se règle avec beaucoup d'amabilité. Les sauvages portent un grand intérêt à ce que dit le missionnaire. Un jour, Guéguen fait une prédication sur la vraie réconciliation, le lendemain, deux sauvages qui

(17) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Témiscamingue, 21 septembre 1868.

(18) Ibid., 12 juillet 1869.

s'étaient querellés, se réconcilient publiquement et cela de leur propre initiative.

Dans une longue relation en date du 22 septembre 1869, Guéguen tente de répondre à son supérieur, à propos de la qualité des terres. Il écrit que les employés de la Baie d'Hudson font de bonnes récoltes de patates et d'avoine à leurs trois postes de Kikendache, Weymontachingue et Coucoucache. Le poste de Coucoucache est à l'embouchure de la rivière du même nom, à une vingtaine de milles au sud de Weymontachingue. Guéguen y fera un baptême en retournant par Trois-Rivières. Il croit qu'il y a de bonnes terres entre la rivière Manouane et la rivière Mattawin. Un jeune Canadien, Onésime Dubé, marié à la fille d'un des chefs de Weymontachingue, a récolté dans ces parages, deux à trois cents minots de patates. mais le missionnaire craint l'arrivée des colons blancs.

Ce n'est pas l'intérêt des sauvages, car ils en perdent sensiblement par suite de leurs rapports avec les Blancs. Mais si ces derniers étaient visités régulièrement à de certains intervalles, ils pourraient conserver la pureté de la foi de nos Canadiens du Bas Canada et servir d'édification aux sauvages tout en leur enseignant l'art de la culture¹⁹.

Guéguen a à justifier les dépenses élevées de la mission. Il doit acheter les provisions à Témiscamingue, car la compagnie

(19) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Témiscamingue, 22 septembre 1869.

de la Baie d'Hudson en triple le prix dans ces postes du Saint-Maurice et de la Baie d'Hudson. Le transport de ces provisions nécessite l'emploi de quatre hommes, s'il veut être plus longtemps en mission qu'en voyage. Il a déjà essayé de les aider, mais le résultat fut qu'ils durent le transporter. Cette même année, Guéguen tente une première expédition pour Mistassini. Le voyage est pénible et ne rapporte que peu. Les sauvages de ce poste ont déjà rencontré le ministre protestant qui leur a interdit d'écouter le prêtre catholique. Son jeune guide meurt en arrivant à Kikendache et Guéguen se demande comment il a fait pour résister.

Une deuxième expédition est tentée pour Mistassini en 1870, il n'y eut aucun décès, mais pour le reste, les résultats sont semblables. Guéguen ne retournera plus à ce poste. Guéguen était accompagné par le jeune père Pierre Drouet. Celui-ci éprouve une répugnance pour les sauvages. "A notre départ de Montréal, il m'avouait que ce qui le répugnait le plus c'était l'idée d'être obligé de vivre avec les sauvages. A cette heure qu'il en a vu quelques-uns, l'atmosphère ne lui paraît pas remplie d'une si mauvaise odeur²⁰". Mais Guéguen fait erreur, Drouet avoue au provincial, le 12 juillet²¹, qu'il a une répugnance face à ce genre de mission et que cela

(20) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Témiscamingue, 29 mai 1870.

(21) P. DROUET, AP, dossier Montréal, 12 juillet 1870.

n'a rien à voir avec les fatigues et les privations.

Dans sa lettre du 29 mai 1870, qui est écrite de Weymontachingue, Guéguen a appris que des sauvages veulent quitter le poste pour s'établir à Mattawin (Saint-Michel-des-Saints). Il craint que cette dispersion soit dommageable pour eux et la mission. Face à ce problème, il ne voit qu'une solution: créer un établissement à Weymontachingue ou à Kikendache. Il pourrait rencontrer les sauvages durant l'hiver. Il estime que l'argent qu'il a dépensé pour venir à ce poste suffirait pour son hivernement. Sur un autre sujet, il est d'avis que le trajet par Trois-Rivières est beaucoup plus facile que la route directe de Témiscamingue au Haut Saint-Maurice. Durant cette mission, Guéguen distribue des livres. Ceux-ci ne devaient pas être les premiers. Comme nous l'avons vu, il a donné des livres en 1867 à Wasswanipi et au Grand Lac, mais il n'en parle pas à Weymontachingue. Peut-être a-t-il attendu à 1870, pour être certain que le choix de la langue fût plus judicieux.

Le père Guéguen nous donne, en 1871, une foule de renseignements, autant sur la mission, les chantiers du Saint-Maurice, la colonisation sur ses rives que sur les sentiments qu'il a pour les sauvages. Cette abondance résulte de l'offre faite par Mgr Louis Laflèche, pour établir une résidence à la Rivière-aux-Rats. Le missionnaire aurait la charge des

chantiers et des colons établis le long du Saint-Maurice. De plus, Guéguen serait beaucoup plus près des missions du Haut Saint-Maurice et de la hauteur des terres, qu'il pourrait peut-être visiter durant l'hiver. Le missionnaire quitte Trois-Rivières pour se rendre à ses missions, le coeur rempli d'espérance.

La mission à Weymontachingue dure du 20 juin au 20 juillet. Les Têtes-de-Boule sont bien disposés, ils sont heureux de voir le missionnaire et lui en est comblé. "Certes, les sauvages ne sont pas naturellement aimables; mais je ne puis m'empêcher de trouver beaux même mes Têtes-de-Boule; il y a dans leurs traits une telle expression de candeur et de naïveté que j'en suis charmé²²". Guéguen aime le sauvage, non par pitié ou condescendance, mais par respect.

On croit parfois que les sauvages ont l'intelligence lente et raboteuse; pour moi, j'admire la facilité avec laquelle ils saisissent ce qui est à leur portée. Généralement, nos Indiens font usage de l'écriture; presque tous savent lire. Mais chez eux l'éducation de famille est sans contredit la meilleure école; ils s'apprennent les uns aux autres tous ce qu'ils peuvent savoir²³.

D'ailleurs, le missionnaire est convaincu que les missions estivales n'auraient pas suffi pour qu'ils atteignent

(22) J.P. GUEGUEN, in RMDQ, vol. 20, 1872, p. 46.

(23) Ibid., p. 47.

un aussi bon niveau d'instruction. Cela n'a été possible que par la détermination et la volonté qu'a toujours montrées ce peuple.

Guéguen les trouve malgré tout imprévoyants. "Ils dépensent tant qu'ils ont un sou et bien souvent ils ne pensent au prêtre que quand ils n'ont plus rien²⁴". Mais quelques-uns ont pensé à leur église et ont fait des dépenses sans jugement, selon Guéguen. Il y en a qui ont acheté jusqu'à \$40. de soie et de tapisserie. Le Grand Chef Nipitchikoui de Weymontachingue a fait acheter un harmonium de 20 piastres à Montréal par le bourgeois du poste. Les Têtes-de-Boule sont très occupés, ils ont construit cinq maisons et se proposent d'en bâtir deux autres à l'automne. "Quelques fois je pense que si le prêtre résidait ici on pourrait civiliser les sauvages et former un petit village comme au Désert²⁵".

Les sauvages de Kikendache arrivent quelques jours après le début de la mission, la veille de la procession de la Vierge. Elle a lieu lorsque la mission va bien; c'en est même l'événement principal. A cette occasion, on vide le magasin de la Baie d'Hudson de tout ce qu'il a comme rubans et soieries. Cette procession a beaucoup d'éclat, on plante des arbres,

(24) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Témiscamingue, 7 juillet 1871.

(25) Ibid.

construit un chemin de gravier, des arches et un reposoir à mi-chemin. Tous sont acteurs dans la procession, les hommes, les femmes et les enfants, tous prient et chantent. Le tout se termine à la chapelle par la bénédiction du Saint-Sacrement.

Le 20 juillet, Guéguen part pour la mission de Wasswanipi, en faisant de courts arrêts à Kikendache et à Mékiskan. A ces arrêts, ceux qui ne peuvent pas se rendre aux deux grands lieux de réunion reçoivent une brève instruction. Il est de retour à Weymontachingue le 29 août. Les sauvages viennent au devant du missionnaire, le chef en tête, et confessent avoir pris de la boisson et s'être battus. Guéguen leur pardonne, mais exige une réparation publique. Nipitchikoui renonce à son titre de chef. Tous s'accusent, devant l'assemblée réunie à la chapelle pour la bénédiction du Saint-Sacrement, d'avoir fait scandale. Guéguen restitue son titre à Nipitchikoui et reprend, le lendemain, le chemin pour Témiscamingue.

Comme nous l'avons vu plus haut, Mgr Laflèche avait offert une résidence au père Guéguen. Celui-ci lui a répondu qu'il n'avait pas l'autorité pour accepter. Laflèche²⁶ soumet son projet à Mgr Taschereau, archevêque de Québec, parce que le poste de la Rivière-aux-Rats est dans son diocèse.

(26) L. LAFLECHE, AP, dossier Trois-Rivières, 14 juillet 1871.

L'évêque des Trois-Rivières écrit qu'il a demandé au père Guéguen d'étudier la région pour savoir s'il serait propice d'y fixer une résidence et d'en faire rapport à son supérieur. Taschereau envoie la lettre de Laflèche au P. Vandenberghe et y joint un mot d'approbation²⁷.

Guéguen soumet son rapport au provincial le 24 septembre 1871. Grâce à ce document, on apprend où en sont la colonisation et l'exploitation forestière sur le Saint-Maurice en 1871. Entre Sainte-Flore (Grand-Mère, et la Rivière-aux-Rats, 38 à 40 familles sont établies sur des fermes. Au nord de la Rivière-aux-Rats, il y a huit fermes, la dernière est sur la rivière Vermillon à environ cinquante milles au sud de Weymontachingue. A La Tuque, "Il y a 4 établissements appartenant à des gens de chantier ou à des personnes privées²⁸". Sur la Manouane, à mi-chemin entre Weymontachingue et la colonie de Monsieur Brassard, Mattawin (Saint-Michel-des-Saints), il y a deux ou trois fermes ouvertes par des sauvages de Weymontachingue, l'endroit a pour nom Metapeckeka.

Ici, nous aimerions réfléchir sur la naissance du groupe de Manouane. Norman Clermont²⁹, tout en avouant ignorer

(27) E.A. TASCHEREAU, AP, dossier Trois-Rivières, 28 juillet 1871.

(28) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Témiscamingue, 24 septembre 1871.

(29) Norman CLERMONT, Ma femme, ma hache et mon couteau croche, Civilisation du Québec, Min. Aff. Cul., 1977, pp. 102-103.

les causes de la scission du groupe de Weymontachingue, croit qu'il est possible que cet événement soit lié à un incident arrivé au cours de la mission de 1854³⁰. Certains sauvages avaient chassé sur les terres des autres. Nous nous sommes arrêté à cet incident au chapitre précédent. Les deux groupes se sont par la suite réconciliés par une poignée de main. Clermont croit que cette réconciliation n'était qu'un "baume temporaire"; que le groupe s'est malgré tout scindé en fondant un autre établissement estival. Cette hypothèse est cohérente, mais peu probable. Une année ou deux plus tard, l'incident se reproduisit³¹, mais la solution ressemble moins à un "baume temporaire", puisque les contrevenants restituèrent les peaux aux propriétaires des territoires de chasse. Clermont estime que la scission a eu lieu vers 1860. Il n'est question d'un nouveau groupe qu'en 1871, et ce n'est qu'un petit groupe. "Là (Metapeckeka), les sauvages de Wemontaching ont commencé deux ou trois fermes, où il y a de bonnes récoltes de patates, de navets, etc. etc.³²". Il est difficile d'imaginer que les missionnaires n'aient pas eu connaissance de cette scission qui aurait pris naissance à la suite d'un

(30) F. ANDRIEUX, in RMDQ, vol. 16, 1857, p. 24.

(31) F. ANDRIEUX, AP, dossier Maniwaki (1850-1856), sans date.

(32) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Témiscamingue, 24 septembre 1871.

conflit. Nous croyons plus probable que la naissance du groupe de Manouane fut liée à l'arrivée dans le Haut Saint-Maurice, d'Onésime Dubé. Voici, en quelques mots, comment nous envisageons la genèse de la bande de Manouane. Un jeune Canadien, Onésime Dubé, arrivé à Weymontachingue en 1866³³, y épouse la fille d'un des chefs³⁴ et ouvre une ferme dans la région de Metapeckaka (Manouane). En 1869, il fait une bonne récolte, deux à trois cents minots de patates³⁵. L'hiver précédent avait été difficile: un homme, deux femmes et trois enfants étaient décédés³⁶. Quelques sauvages virent dans l'expérience d'Onésime Dubé, un moyen d'échapper aux famines. En 1871, il y a une ou deux familles de Weymontachingue, déjà établies dans cette région³⁷. En 1872, la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui avait montré sa tendance à la décentralisation en créant le poste de Coucoucache, en ouvre un à Metapeckaka qui devient Manouane³⁸. De plus en plus de sauvages

(33) J.P. GUEGUEN, Archives de l'évêché de Pembroke (dorénavant: AEP) 14 mai 1889. (Dans cette lettre, Guéguen écrit que Dubé est arrivé il y a 23 ans, donc 1866).

(34) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Témiscamingue, 22 septembre 1869.

(35) Ibid.

(36) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Témiscamingue, 12 juillet 1869.

(37) Ibid., 24 septembre 1871.

(38) Norman CLERMONT, op. cit., p. 103.

y passent l'été et en 1889, Guéguen y recense 71 catholiques et trois protestants, alors qu'à Weymontachingue, il y a 59 catholiques et un protestant³⁹.

Revenons au rapport de Guéguen et à l'exploitation forestière sur le Saint-Maurice en 1871. Il y a beaucoup d'hommes qui travaillent dans les chantiers. "Pour ma part, j'en ai rencontré, dans l'espace de quelques jours, plus de 200⁴⁰". Les chantiers sont de plus en plus nombreux. "Je n'oserais pas assurer le nombre de chantiers, mais je pense pouvoir dire sans exagérer, qu'il y en a au moins 60 à dépendre de la Rivière-aux-Rats⁴¹". Cela n'est pas surprenant puisque déjà en 1839, un Mr. Greives faisait couper du bois à la Rivière-aux-Rats⁴². Ces chantiers sont sur les principaux affluents du Saint-Maurice. Ceux de la rivière Vermillon sont à 15 ou 20 milles de Weymontachingue; à 10 ou 15 milles plus au sud, il y a les chantiers de la Wastonneau, une des branches de la Rivière-aux-Rats, en plus il y a ceux de la dernière rivière, qui seront voisins des futurs chantiers de la Manouane. Les premiers chantiers de la Lièvre seront à 25 milles de

(39) J.P. GUEGUEN, AEP, 12 septembre 1889.

(40) J.P. GUEGUEN, in RMDQ, vol. 16, 1872, p. 45.

(41) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Témiscamingue, 24 septembre 1871.

(42) J.P. GUEGUEN, in RMDQ, vol. 2, 1840, p. 65.

ceux de la Manouane qui se trouveront à 60 ou 65 milles de Weymontachingue. Donc, les chantiers sont à environ 15 milles au sud de Weymontachingue, couvrent presque entièrement le sud-ouest et sont à 85 milles à l'ouest et seront bientôt à 60 ou 65 milles. Tous ces chantiers sont reliés au Saint-Maurice et quelques fois entre eux, par un réseau de chemins d'hiver. La zone d'exploitation est considérable et affecte les territoires de chasse des sauvages du Saint-Maurice ainsi que la biomasse de ces mêmes territoires.

Malgré ce rapport et cinq lettres où Guéguen tente de démontrer au provincial les avantages de l'offre de Mgr Laflèche, le P. Vandenberghe⁴³ écrit à Mgr Taschereau que l'établissement sur le Saint-Maurice est impossible par manque de personnel et de ressources. Il ajoute qu'il serait inutile pour les missions sauvages, parce qu'en passant par la rivière Ottawa, le missionnaire visite de petits postes qui, autrement, ne seraient pas desservis. Guéguen, toujours obéissant, accepte la décision⁴⁴, bien qu'il en eut espéré une autre. Encore une fois, il donne son opinion. Il est heureux de vivre en communauté, mais croit que le missionnaire destiné aux sauvages doit apprendre à vivre seul pour connaître

(43) F. VANDENBERGHE, AP, Correspondance, acte de visite, t. II, 3 mars 1872, p. 314.

(44) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Témiscamingue, 20 mai 1872.

les langues qu'il aura à utiliser et vaincre l'aversion pour les sauvages causée par un trop long séjour chez les blancs.

En 1872, Guéguen a distribué à Weymontachingue les calendriers sauvages et encore des livres. La relation⁴⁵ de cette mission est très brève, il en sera ainsi pour quelques années et souvent il n'en fera pas. Il s'est probablement convaincu de leur inutilité. Il écrit pour 1872, que la mission n'a duré que sept jours, il avait appris qu'une sauvagesse était malade à 70 milles au sud et voulait être prêt au cas où on le demanderait. Voulant s'approcher, il se rend à Coucoucache et baptise l'enfant du maître de poste. N'ayant aucune nouvelle, il revient à Weymontachingue. Les Têtes-de-Boule sont heureux que leur sacrifice ait permis de sauver une âme. Le lendemain, il repart pour ses autres missions.

Guéguen ne fait pas de relation pour la mission de 1873. L'année suivante, il écrit comme s'il parlait d'un tiers: "Il paraît, dit-il, qu'il a été bien plus fatigué que d'ordinaire à l'entendre, il n'aurait pas fait de mission l'été dernier, il n'aurait fait qu'une course de 4 mois⁴⁶". Il est en retard dans toutes les missions; à Weymontachingue quatre

(45) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Témiscamingue, 14 septembre 1872.

(46) Ibid., 8 janvier 1875.

familles avaient dû quitter le poste avant son arrivée et trois jours plus tard, deux grands canots descendent aux Trois-Rivières. Pressé de se rendre à Wasswanipi espérant trouver encore quelqu'un, la mission ne dure que douze jours. En terminant sa lettre, il renouvelle sa demande pour résider avec les sauvages. Depuis 1873, le père Joseph Antoine est le nouveau provincial.

Durant deux ans, le missionnaire n'écrit pas de relation et, à la veille de son onzième voyage, en 1877, il écrit au P. Antoine qu'il devrait visiter les mission pour connaître leur grand besoin et

combien nous sommes loin de ceux que nous sommes censés évangéliser, tandis que les trois quarts du temps se passent uniquement à notre voyage pour leur procurer une courte visite de deux ou trois jours⁴⁷.

Guéguen recommence à écrire, il nous donne lui-même la raison de sa relative inconstance littéraire. "Je ne vous écris pas souvent, mais quand je commence je suis parfois importun⁴⁸". Le P. Médéric Prévost l'accompagne au Grand Lac et à la Barrière, pour faire des améliorations aux chapelles. Il se rend seul à Weymontachingue. "Dieu merci, la mission

(47) Ibid., 6 mai 1877.

(48) Ibid., 9 mai 1977.

du Saint-Maurice surtout à très bien réussi cette année. Je suis plus satisfait que d'ordinaire⁴⁹". Mais la chapelle est sur le point de s'écrouler et Guéguen aimerait que le P. Prevost vienne diriger les sauvages pour les réparations.

Le souhait de Guéguen est exaucé l'année suivante. Prevost juge que la chapelle est inachevée, trop petite et sur le point de tomber: "Alors que deviendra notre mission, la plus florissante, la plus religieuse⁵⁰". Guéguen, pour sa part, n'a pas eu beaucoup de consolations à Weymontachingue, mais il ne blâme pas les sauvages.

Si les blancs n'étaient pas là pour porter le scandale, il n'y aurait pas tant de vices à déplorer et si les traiteurs de pelleteries pensaient qu'il y a un Dieu pour eux aussi bien que pour les sauvages, ils ne s'exposeraient pas à se damner par leur mauvaise conduite et à damner les sauvages par leur maudite boisson⁵¹.

Guéguen aimerait bien qu'on s'occupe de ce problème en haut lieu. Le missionnaire estime que l'allocation de \$400. de la Propagation de la Foi ne suffit plus. Le P. Pian qui dirige la maison de Témiscamingue, est du même avis. "Pour cette année, le Rev. P. Guéguen a pu, comme on dit, nouer les deux bouts ensemble en mettant bout à bout des châles, des

(49) Ibid., 21 juillet 1877.

(50) M. PREVOST, in APFQ, vol. 7, 1879, p. 112.

(51) J.P. GUEGUEN, in APFQ, vol. 7, 1879, p. 120

mouchoirs, des souliers, etc., tout ce que les sauvages peuvent lui donner⁵²."

A son arrivée dans le Haut Saint-Maurice, en 1879, les sauvages de Weymontachingue et de Kikendache sont en boisson. Guéguen en est choqué et se demande pourquoi le gouvernement ne fait pas appliquer les lois qu'il décrète. Cette relation est à l'adresse de l'abbé Têtu, l'aumônier de l'archevêché de Québec. Le missionnaire s'explique de façon radicale:

On a raison de dire, cher Monsieur, que les sauvages sont comme des enfants et que la loi les traite comme des mineurs. J'avoue qu'ils sont comme des enfants et qu'on devrait les traiter comme les mineurs, mais on ne le fait pas. On veut les ruiner, les exterminer, voilà tout. Voilà pourquoi on laisse les marchands de boisson rôder parmi eux sans se donner la peine de les arrêter⁵³.

Cette sortie est la plus sévère que Guéguen fera contre le gouvernement. Elle peut paraître aussi sévère pour les sauvages, mais il faut d'abord comprendre le contexte. Guéguen, devant leur repentir et leurs promesses, les admet aux sacrements. Il part pour Wasswanipi et repasse à Weymontachingue après la mission. Il apprend qu'ils en ont repris. Ce trafic fait de sa meilleure mission un enfer et il voudrait

(52) J.M. PIAN, AP, dossier Témiscamingue, 22 septembre 1879.

(53) J.P. GUEGUEN, in APFQ, vol. 12, 1880, p. 225.

que cela cesse, mais il n'est pas le seul. "Les sauvages aussi m'ont dit qu'ils aimeraient bien ne point voir de boisson. Mais hélas! disent-ils, si nous en voyons, il sera difficile que nous n'en prenions pas⁵⁴". Lorsque Guéguen dit que les sauvages sont comme des enfants, il parle d'un comportement particulier qu'ils ont, qu'eux-mêmes réprouvent et face auquel ils n'ont pas de défense. Il serait abusif de dire que Guéguen considérerait les sauvages et leurs comportements comme infantiles. A moins de considérer la franchise, la candeur, l'amabilité et l'intelligence comme le propre de l'enfant.

Comme nous l'avons vu plus haut, les missions de 1878 et 1879 sont troublées par le trafic de boisson. Nous n'avons pas de relation pour 1880, mais en 1881, Guéguen constate une grande amélioration puisque les sauvages n'ont ni vu, ni bu de boisson. Mais le début de la mission donna beaucoup d'inquiétudes au missionnaire. A son arrivée, il n'y avait que trois ou quatre familles au poste. On lui dit que les sauvages de Manouane avaient l'intention de se réunir pour la mission avec les Abénakis établis autour de la colonie Brassard (Saint-Michel-des-Saints). Guéguen croit qu'ils n'y comprendraient rien, puisque la mission s'y fait en français. On lui dit que les sauvages de Coucoucache ne viendront pas non plus.

(54) J.P. GUEGUEN, in APFQ, vol. 12, 1880, p. 226.

C'est la première fois qu'on nomme comme des groupes, les sauvages de ces deux postes. Après huit jours d'attente, tout le monde arriva. Guéguen en fut soulagé et heureux.

Tous se conduisirent en bons et fervents chrétiens et la joie brillait sur tous les fronts quand, à la clôture de la retraite, nous fîmes une belle et solennelle procession. Oui, je puis dire avec bonheur que la mission de Wemontaching a repris le rang qu'elle occupait jadis parmi les autres et j'espère qu'elle le gardera toujours⁵⁵.

Les seize premières années de mission de Jean-Pierre Guéguen furent un peu plus chaotiques, si on les compare avec les vingt ans de stabilité de ces prédécesseurs oblats. En 1868, le début de la mission est difficile. Tout semble se replacer vers la fin de celle-ci, mais Guéguen célèbre peu de mariages, la querelle n'étant pas encore oubliée. Les missions de 1878 et 1879 sont difficiles à cause de la boisson. Le missionnaire ne blâme pas les Têtes-de-Boule, il les sait impuissants face aux traiteurs indépendants et à l'arrivée massive des bûcherons qui provoquent un affaissement des moeurs⁵⁶. En 1881, les sauvages de Manouane montrent une certaine indépendance, en voulant changer de poste pour la mission, mais n'en font rien. Il est évident que ces événements ne sont pas un chaos réel, puisque tout s'arrange, mais ce n'est plus la

(55) J.P. GUEGUEN, in APFQ, vol. 16, 1882, p. 23.

(56) J.P. GUEGUEN, in APFQ, vol. 7, 1879, p. 120.

stabilité.

Une chose remarquable s'est produite durant cette période. "Généralement, nos Indiens font usage de l'écriture: presque tous savent lire⁵⁷". Guéguen a écrit cela en 1871. L'apprentissage fut très rapide, puisqu'en 1867, quelques-uns savent lire, mais ce n'est qu'en 1870 que les Têtes-de-Boule ont suffisamment de livres en main pour commencer à y être très sensibles. Car il n'est pas intéressant d'apprendre à lire lorsque cela ne sert pas. Les sauvages du Saint-Maurice ont rapidement compris que le livre était le meilleur palliatif durant l'absence du missionnaire. Il a suffi d'environ une année pour qu'une majorité ait une bonne connaissance de la lecture et de l'écriture. Cela montre la force et l'efficacité des réseaux d'apprentissage qui existaient à cette époque chez les Têtes-de-Boule (par ordre d'importance: la famille nucléaire, le groupe multi-familial, la bande et la tribu).

De plus, ils ont appris à lire l'algonquin. Comment se fait-il que les Têtes-de-Boule aient adopté cette langue pour leur liturgie? Pour comprendre cela, il faut revenir aux premiers missionnaires du Saint-Maurice, les prêtres séculiers. L'abbé Dumoulin ne dit pas en quelle langue il parle aux sauvages. Mais son successeur, l'abbé Payment, étudie l'algonquin

(57) J.P. GUEGUEN, in RMDQ, vol. 20, 1872, p. 47.

au Lac des Deux Montagnes, en vue des missions du Saint-Maurice⁵⁸. Il répétera l'expérience après chaque mission et, en 1842, il est heureux de constater qu'il est compris. Les Têtes-de-Boule avaient des contacts avec les Algonquins, puisque leurs territoires de chasse étaient voisins sur la Manouane et la Lièvre. Les sauvages qui avaient eu ces contacts, comprenaient plus facilement le missionnaire et initièrent les autres à la langue qu'il parlait avec beaucoup de difficultés⁵⁹. Cette nouvelle habitude fut probablement renforcée à l'arrivée des Oblats de Maniwaki. Ce poste était fréquenté par les Algonquins. Guéguen, à sa première mission, voit le problème que pose l'usage de deux langues et tente une première traduction. Mais les livres algonquins sont imprimés depuis 1866 et les sauvages semblent les apprécier. Nous aborderons de façon détaillée la question des livres et des traductions au prochain chapitre.

"Personne mieux que lui domine les sauvages quant au spirituel. Pour le temporel, c'est un enfant de 10 ans⁶⁰". Vandenberghe, l'auteur de cette description du P. Guéguen, n'a pas été missionnaire auprès des sauvages. Ce qui est fâcheux, car il décrit l'homme que les Têtes-de-Boule veulent.

(58) S.N. DUMOULIN, *in* RMDQ, vol. 3, 1840, p. 100.

(59) E. PAYMENT, *in* RMDQ, vol. 5, 1843, p. 123.

(60) F. VANDENBERGHE, *op. cit.*, 16 septembre 1872.

Les sauvages du Haut St-Maurice, dès leurs premiers contacts avec les prêtres séculiers, ont perçu le missionnaire comme un guide, celui qui les conduit vers le "Maître de la vie". Guéguen accepta ce rôle comme le firent ses prédécesseurs. Il n'est pas un civilisateur, mais un pasteur. Par exemple, il approuverait l'arrivée des colons si ceux-ci avaient une conduite édifiante pour les Têtes-de-Boule⁶¹. Il les aime pour leur foi, leur piété et leur amour de Dieu; il ne se soucie pas du fait qu'ils mangent ou non avec une fourchette.

(61) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Témiscamingue, 22 septembre 1869.

CHAPITRE IV

JEAN-PIERRE GUEGUEN, O.M.I.

(1882-1899)

Bien que nous n'ayons pas de relation pour 1882, cette année a une grande importance pour l'évolution des missions du Haut Saint-Maurice. Mgr Narcisse-Zéphirin Lorrain est né le 3 juin 1842 à Saint-Martin, et ordonné prêtre le 4 août 1867. Il fut sacré évêque titulaire du Cythère le 21 septembre 1882 et obtint la charge du nouveau Vicariat Apostolique de Pontiac¹. La nouvelle circonscription ecclésiastique comprend une partie des diocèses d'Ottawa, de Montréal, de Trois-Rivières et de Québec. Pour la région qui nous intéresse, sa limite sud est la Rivière-aux-Rats et couvre tout le Haut Saint-Maurice, c'est-à-dire les missions de Kikendache, Manouane, Coucoucache, Weymontachingue². Lorrain est, en 1882,

(1) C. TANGUAY, Répertoire général du clergé canadien, Montréal, Eusèbe Sénécal & Fils, 1893, p. 371.

(2) J.P. GUEGUEN, AEP, 6 mai 1885.

l'évêque des Têtes-de-Boule et il le sera jusqu'au début du XXe siècle (1908). L'évêque portera toujours beaucoup d'intérêt aux missions du père Guéguen; leurs quinze années de correspondance (1885-1899) le montrent assez bien. Pour donner un avant-goût de son importance, disons qu'il fut le premier évêque à se rendre dans le Haut Saint-Maurice et qu'il fit publier les premiers livres dans la langue des Têtes-de-Boule.

La première lettre de Guéguen à Mgr Lorrain, où il est question des missions du Saint-Maurice, est datée du 21 janvier 1885. Le missionnaire y raconte brièvement la mission de 1884. Bien que nous n'ayons pas de relation pour 1883, Guéguen nous en dit quelques mots dans cette lettre. "Je suis heureux de vous dire que le Grand Chef de Wemontaching qui prétendait en 1883, m'empêcher de visiter son pays en 1884, s'est montré plein de civilités pour votre petit serviteur³". Guéguen l'a félicité. Au cours de la mission de 1884, il annonce la future visite de Mgr Lorrain, ce qui les a très bien disposés. En plus, il fait de courtes missions à Kikendache, Manouane et Coucoucache.

Un mois avant son départ pour les missions de 1885, Guéguen apprend que le jeune frère des deux chefs de Weymontachin-

(3) J.P. GUEGUEN, AEP, 21 janvier 1885.

gue, Sévère et Jean-Baptiste Boucher, a transporté de la boisson et s'est fait battre. Le missionnaire affirme que ces deux chefs veulent perdre tous les autres dans l'ivrognerie. L'un d'eux lui a dit qu'il en inventait, lorsqu'il prétendait que le Gardien de la prière (l'évêque) réprouvait cette conduite.

Le gardien de la prière ne se préoccupe pas de cela et la preuve, dit-il, c'est qu'aux Trois-Rivières où se trouve le Gardien de la prière, il y a plus d'ivrognes qu'ici. Là-dessus il partait en ricanant⁴.

Guéguen trouve que c'est très malheureux, "car au Saint-Maurice, les sauvages ont un type vraiment religieux et il y en a plusieurs qui inspirent de véritables sympathies⁵". Il croit que quelques-uns parmi ceux-là seraient de bons sujets pour la prêtrise, s'il y avait des écoles.

Mgr Lorrain aurait aimé faire sa visite apostolique en 1886, mais Guéguen lui suggère de la retarder à 1887, étant donné que toutes les chapelles sont en réparation ou en construction. A Weymontachingue, la chapelle était inadéquate et on a décidé de rebâtir. Le P. François-Xavier Fafard s'y rendit en 1885, a fait le carré et posé les chevrons de la nouvelle chapelle. Les sauvages sont très pauvres et ils ne

(4) Ibid., 20 mars 1885.

(5) Ibid.

peuvent payer d'ouvriers pour la construction. Mais ils acceptent volontiers d'y travailler, pourvu qu'ils aient quelque chose à manger. Guéguen leur avance pour \$104.00 de provisions. En marchandise, cela représente neuf poches de fleur, 233 livres de lard et dix livres de thé. Il leur en promet autant, sinon plus, pour l'an prochain. La mission a duré 18 jours et tous ont travaillé à la chapelle. "En même temps, tous ont travaillé de leur mieux à faire une bonne mission. Jamais depuis longtemps on n'avait vu tant d'union, de paix et de calme parmi les sauvages⁶".

Les dépenses pour le voyage, la mission et les chapelles s'élèvent à \$1,158.10. L'allocation de la propagation de la Foi est toujours à \$400.00 et les sauvages ont fourni \$120.70. Lorrain donne \$200.00 et promet de faire son possible. Mais les frais augmentent et l'évêque commence à être réticent en 1886. Guéguen en est peiné. Il écrit à Mgr Lorrain, à la fin de sa mission, que le provincial, le P. Antoine, suspendrait les travaux et la mission, "si l'on hésitait à subvenir à des besoins si pressants⁷". Guéguen est très attaché à ces missions qu'il vient de visiter pour une vingtième fois. "Je n'ai jamais été plus satisfait ni plus heureux que cet été sous tous les rapports. Ce qui me faisait le plus de peine, c'était

(6) Ibid., 19 septembre 1885.

(7) Ibid., 7 octobre 1886.

l'extrême misère où se trouvaient les sauvages cette année⁸". La réponse de Lorrain ne tarde pas. Guéguen lui écrit le 16 octobre 1886, qu'il est heureux que sa décision soit en faveur des sauvages et des missions.

Durant l'été de 1886, le frère Tremblay, o.m.i. a dirigé les travaux de la chapelle. Mais elle n'est pas encore terminée, il lui manque le plancher, l'autel et le clocher. Guéguen demande au provincial de permettre au frère de revenir au printemps de 1887, pour que la mission puisse se faire à l'intérieur de la chapelle, lors de la visite de l'évêque.

Comme l'année 1871, celle de la visite de Mgr Lorrain dans le Haut Saint-Maurice est riche en information. Il y a la correspondance du père Guéguen, mais plus important encore, le rapport de visite écrit par Mgr Jean-Baptiste Proulx, curé de Saint-Raphaël de l'Isle Bizard. Ce document confirme certaines de nos hypothèses et fournit beaucoup d'éléments nouveaux. Voilà pourquoi nous résumerons la partie du rapport qui a trait au Haut Saint-Maurice⁹.

L'expédition se mit en marche à la fin du mois de mai et atteignit Kikendache le 3 juillet 1889, après une visite

(8) Ibid.

(9) Jean-Baptiste PROULX, in MCL, vol. 23, 1891, pp. 8, 213, 221-223, 231-233, 245-248, 258-261, 270-274.

des missions de la rivière Ottawa, des postes de Mékiskan et de Wasswanipi. A Kikendache, il fait nuit: "Vingt-quatre tentes de toile blanche sont dressées en ligne le long de la côte, les pavillons sont suspendus aux mâts des deux chefs, une centaine de personnes sont pressées les unes contre les autres attendant au quai bâti pour la circonstance¹⁰". Ce poste est une pointe où il n'y a qu'une maison, celle du chef, qui servira d'église et de résidence pour l'évêque. La compagnie de la Baie d'Hudson y avait un magasin, mais il a brûlé trois ans auparavant et a été reconstruit deux milles plus au sud. Le lendemain a lieu la visite du cimetière, sur les 38 tombes, vingt-cinq ont été rénovées pour la circonstance.

Le 5 juillet, Mgr Lorrain, Jean-Baptiste Proulx, Servule Dozois et Jean-Pierre Guéguen partent de Kikendache pour Weymontachingue accompagnés par soixante-quinze personnes réparties dans quinze canots. Le lendemain: "Voici venir deux canots, celui du Frère Tremblay qui est à Wemontaching depuis le 1er juin pour veiller aux travaux à l'église, et celui de Sévère, le riche sauvage du Saint-Maurice¹¹". Sévère est le frère du Grand Chef de Weymontachingue, Jean-Baptiste Boucher. A leur arrivée, il est sur le quai avec ses gens portant un habit de drap bleu galonné d'or et une grande médaille d'argent signe

(10) Ibid., p. 213

(11) Ibid., p. 232.

de sa charge. Il est métis et parle avec aisance. Le poste de Weymontachingue est un vallon, en son centre coule la rivière Manouane. Sur sa gauche, il y a les sept bâtiments de la compagnie de la Baie d'Hudson, entourés de leurs champs de patates et d'avoine; et à droite, la commune des sauvages: cinq maisons avec la chapelle, forment un demi cercle parfait au-dedans duquel deux longues rangées de tentes forment un triangle dont la base est le Saint-Maurice.

L'entrée épiscopale qui avait été retardée depuis deux jours à cause de la pluie, eut lieu le vendredi 8 juillet. La solennité de la procession impressionna tous les participants, même l'évêque de Cythère. Le lendemain, Lorrain commence la visite des 57 tentes. "Elles sont larges et grandes pouvant contenir cinq, six et huit personnes¹²". Proulx estime que la population sauvage de la région a augmenté de près du tiers, depuis l'arrivée des missionnaires en 1837, de 180 à 200, elle atteint en 1887, 262 âmes. "Il est vrai que la race s'est largement retrempée à la source féconde du sang canadien; il est ici bien peu de familles qui ne soient métisses par quelque côté¹³". Cela n'est pas surprenant, dans son rapport de 1871, Guéguen écrit: "De la Rivière-aux-Rats il y a un chemin d'hiver par terre jusqu'à Wemontaching de plus il y a trois

(12) Ibid., p. 245.

(13) Ibid., p. 222.

embranchements dont l'un va dans la Wastonneau, l'autre dans la Rivière-aux-Rats, le 3^o dans la Vermillon¹⁴". Donc, l'accès à Weymontachingue est relativement facile pour les bûcherons. De plus, il y a les employés de la Baie d'Hudson et les traiteurs indépendants. "Tous ces sauvages appartiennent à la même tribu, à la même langue; cependant, ils sont coupés en quatre groupes différents, selon les rivières qu'ils habitent et les forts qu'ils fréquentent¹⁵". Ces quatre groupes sont Kikendache, Weymontachingue, Manouane et Coucoucache.

Le P. Dozois, un jeune missionnaire, fait le catéchisme deux fois par jour avec l'aide d'un interprète. De plus, il est assisté par cinq ou six petits garçons et autant de petites filles qui font office de sous-maîtres. Des prix seront remis aux meilleurs étudiants et aux maîtres les plus compétents.

Le dimanche a lieu l'élection du kitchi okima, le Grand Chef. Trois candidats se présentent: Jean-Baptiste Boucher, le chef sortant, Charles Rikatadi de Coucoucache et Joseph Rochelot de Manouane. Il est à noter que le groupe de Kikendache n'a pas de représentant à cette élection. Ce groupe fut toujours considéré à part, bien qu'il suivit la mission à Weymontachingue. Comme nous l'avons vu, il avait deux chefs.

(14) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Témiscamingue, 24 septembre 1871.

(15) Jean-Baptiste PROULX, in MCL, vol. 23, 1891, p. 245.

De plus, en 1889¹⁶, Guéguen fait un recensement, il y a 96 catholiques à Kikendache, mais il a de la difficulté à déterminer la population de chacun des trois autres postes, étant donné que quelques familles vont de poste en poste. Charles Rikatidi l'emporte, ce qui lui donne, en principe, autorité sur les deux autres. Mais Jean-Baptiste Boucher est en désaccord et dit que Rikatidi serait mieux de payer ses dettes plutôt que de chercher des honneurs. Ce dernier remet la médaille d'argent, ne voulant pas d'un pouvoir qui n'est pas respecté. La tribu n'a plus de Grand Chef, mais personne ne semble s'en faire.

Profitant de deux journées assez tranquilles, Proulx fait l'inventaire de la bibliothèque des Têtes-de-Boule. Il y a d'abord les deux livres en algonquin de Louis Lebreton publiés en 1866. Le premier¹⁷ contient 47 pages de prières diverses, 19 hymnes, 16 psaumes et 197 cantiques. "Ces cantiques sont devenus les chants favoris de la nation¹⁸". Proulx les considère comme des enseignements moraux et des développements dogmatiques d'une vérité ou d'un mystère de la religion. Le

(16) J.P. GUEGUEN, AEP, 12 septembre 1889.

(17) Louis LEBRET, Nûna aiemie masinaigan, Moniang (Montréal), John Lowell, 1866, in-12, 277 p.

(18) Jean-Baptiste PROULX, in MCL, vol. 23, 1891, p. 246.

deuxième volume¹⁹ est le chemin de la croix; pour chaque station il y a une méditation, une prière et un cantique. De plus, il y a les chants annotés²⁰ et le calendrier.

Chaque famille la possède en son entier: on ne trouve pas dans la mission cinq grandes personnes qui ne sachent pas lire. Cette connaissance générale de la lecture explique, du moins en partie, l'instruction religieuse que l'on rencontre chez les sauvages à un degré étonnant, si on considère qu'ils n'entendent la parole du prêtre qu'une seule fois dans le cours de l'année²¹.

Proulx a raison de dire que les livres expliquent en partie le niveau d'instruction religieuse, puisque ceux-ci sont une source constante de connaissances et de réflexion. Mais à la base, l'explication est la volonté que les sauvages ont de s'instruire et cela dès 1837; et aussi ce que Guéguen apprécie chez eux: "l'éducation de famille²²". En plus de la littérature algonquine, il y a quelques livres cris que consulte beaucoup plus le missionnaire que les Têtes-de-Boule, puisque ces derniers ne connaissent pas les caractères syllabiques.

(19) Louis LEBRET, Kikinoamati-masinaigan, gaie aiamie-kak8ed jindi8ini - masinaigan, Moniang, John Lowell, 1866, in-16, 64 p.

(20) Médéric PREVOST, Nikamo masinagan (cantiques avec musique, pour les sauvages de la Baie d'Hudson et du Saint-Maurice), Moniang (Montréal), J. Chapleau, 1855, in-16, 27 p.

(21) Jean-Baptiste PROULX, in MCL, vol. 23, 1891, p. 247.

(22) J.P. GUEGUEN, in RMDQ, vol. 20, 1872, p. 46.

Dans la bibliothèque des Têtes-de-Boule, il n'y a aucun livre en leur langue. Mgr Lorrain manifeste beaucoup d'intérêt pour la diffusion des livres sauvages. Proulx ne voit qu'une solution, traduire les livres algonquins pour pouvoir en publier dans la langue des sauvages du Saint-Maurice. Il est conscient des variantes qu'il y a entre ces langues.

Le parler de Wemontaching est dur et énergique, on croirait entendre des Iroquois. Ils ont l'air qu'ils ignorent les cris de Wasswanipi et d'Albany. Pour namawia (non), ils disent namawira. Le mot algonquin anagan (plat) se prononce plus doux à Wasswanipi, oiagan et plus dur à Wemontaching, oragan²³.

Guéguen avait commencé à faire des traductions déjà en 1867 et à prendre des notes en 1868. Tous ces efforts aboutirent en 1889 à la publication de deux livres, défrayés par Mgr Lorrain, comme nous le verrons plus bas.

Proulx soulève un point très intéressant dont il n'est pas question dans les relations de 1837 à 1899. Il écrit qu'entre les offices religieux, la jeunesse joue au croquet ou aux barres. Ce sont des jeunes gens et non des enfants qui pratiquent ces jeux.

Gare à la tente où la balle s'introduit par hasard, la foule en courant s'y précipitant, c'est une véritable invasion, lits, couvertures, branches de sapins, tout est bouleversé, tout

(23) Jean-Baptiste PROULX, in MCL, vol. 23, 1891, p. 247.

est fouillé par vingt bâtons qui n'entendent pas raison. Les femmes chicanent, menacent; mais déjà le tourbillon, criant, riant, emporté à la suite de la balle, est loin dans la prairie²⁴.

Ces jeux allégèrent beaucoup l'atmosphère en 1887 et il ne serait pas absurde de penser qu'ils le firent dans d'autres missions.

Samedi, le 16 juillet, Mgr Lorrain donne la confirmation à 140 sauvages et le lendemain à 35 autres. Cette cérémonie fut suivie d'un festin. Durant la soirée, au cours du chapelet, se produisit un événement qui frappa Proulx. Guéguen, interrompit la prière, fit venir devant lui un homme et sa fille qui faisaient scandale. Ceux-ci s'agenouillèrent et manifestent à toute l'assemblée leur repentir. Sur ce, l'huissier de l'église les conduit sur le perron où ils restent à genoux le reste de la prière. "J'admirais, non la faute, non la faiblesse, mais la force, mais le repentir, mais la religion qui rend possible de telles sévérités²⁵".

Le 15 juillet, tout est terminé; c'est le départ. Tous les sauvages sont agenouillés sur une seule ligne de la maison au rivage. Chacun reçoit une poignée de main de l'évêque et celui-ci donne une dernière bénédiction du canot. Proulx est

(24) Ibid., p. 258.

(25) Ibid., p. 260.

d'avis que Weymontachingue est la plus belle des missions visitées et conclut cette relation par ces mots pleins de vérités:

Quand la religion est venue policer les moeurs des sauvages, sans toutefois les faire sortir du cercle de leurs habitudes séculaires, quand elle a inculqué dans leur conduite l'esprit de charité et dans leur calcul un peu de prévoyance, ils forment sans contredit le peuple le plus satisfait de la terre. "Heureuse la nation qui sert le Seigneur"²⁶.

Lorsque les Têtes-de-Boule adhèrent au christianisme, il est compréhensible qu'ils aient abandonné (ou du moins tenté de le faire) les moeurs que cette religion réprouve. Nous nous sommes arrêté à ce problème au chapitre précédent. Mais ce qui peut être plus difficile à comprendre, c'est que les missionnaires ne les aient pas fait sortir de leurs habitudes séculaires. Pour mieux saisir ce que veut dire Jean-Baptiste Proulx, nous réfléchirons à l'expérience des jésuites au XVII^e siècle²⁷. Ceux-ci avaient tenté de sédentariser un groupe de sauvages à Sillery. Les jésuites croyaient que la sédentarisation était nécessaire pour qu'il y eut une véritable évangélisation. Cela fonctionna assez bien à Sillery pour un temps. Un montagnais converti et zélé, nommé Charles Meiachkaouat

(26) Ibid., p. 261.

(27) Cf. Lucien CAMPEAU, Monumenta Novae Franciae, t. II, Québec-Rome, Presses de l'Université Laval, 1978, pp. 96* - 131* (à paraître).

réussit à convaincre le P. Lejeune de se rendre à Tadoussac en 1641. Les Montagnais de Tadoussac ne voulurent pas se sédentariser, mais tenaient absolument à se convertir. Après maintes hésitations, Lejeune accepta et la mission devint estivale. Les résultats de cette nouvelle formule furent très bons et on l'adopta. Il était plus important pour les jésuites que les Montagnais soient chrétiens, nonobstant leur mode de vie. Au XIXe siècle, dans le Haut Saint-Maurice, les missions se feront toujours l'été, à la période où les Têtes-de-Boule avaient l'habitude de se réunir pour différentes activités comme la visite aux parents et amis, les mariages et, depuis une centaine d'années, pour la traite des fourrures.

Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, le missionnaire est perçu par les Têtes-de-Boule comme celui qui guide vers le "Maître de la vie"; un guide spirituel. D'ailleurs, les trois ou quatre semaines qu'il passait auprès d'eux, suffisaient à peine pour donner les sacrements, faire les prédications, enseigner le catéchisme aux enfants et exiger des réparations de la part de ceux qui ont fait défaut à la charité, à la justice ou à leur foi. Mais il serait faux de dire que les missionnaires n'ont pas pensé à civiliser les sauvages du Haut Saint-Maurice. Le P. Clément²⁸, en 1851, aurait voulu les voir s'établir à Maniwaki; et Guéguen voyait la possibilité

(28) H. CLEMENT, in RMDQ, vol. 10, 1853, pp. 109-110.

en 1871, de former un petit village à Weymontachingue et peut-être de civiliser les Têtes-de-Boule²⁹. Dans le premier cas, les Têtes-de-Boule changèrent d'idée après réflexion et dans le second, le provincial refusa par manque de personnel. Mais lorsque Guéguen voulut s'établir au milieu des sauvages ou à proximité, il avait deux raisons principales. Il voulait apprendre la langue et se rompre à la société sauvage pour ne pas éprouver une répugnance³⁰. Cela implique une volonté d'adaptation plutôt qu'un désir de changement ethnocentrique.

A la demande de Mgr Lorrain, Guéguen a commencé, après la mission de 1887, un ouvrage en quatre parties pour les sauvages du Saint-Maurice: 1) prières du matin et du soir; 2) le catéchisme; 3) le chemin de croix; 4) les cantiques les plus usités. Le 9 février 1888, il a presque terminé l'ouvrage, à l'exception des cantiques. Mais il aimerait retarder l'impression après les missions d'été. Guéguen veut absolument donner satisfaction aux sauvages et aux missionnaires qui lui succéderont. Lorrain n'y voit pas d'objections. Le 21 juillet 1888, Guéguen est à Weymontachingue et écrit à Lorrain que tout va bien. "Je travaille à la fois et à la mission et à mes manuscrits. J'ai terminé hier à lire aux sauvages ce que j'ai

(29) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Témiscamingue, 7 juillet 1871.

(30) Ibid., 20 mai 1872.

théologie. "J'insiste sur ce point, puisqu'après 24 années de missions, je suis obligé de dire que je ne sais pas la langue pour la simple raison que je n'ai pas eu la chance, ni le temps de l'apprendre³³". L'argumentation de Guéguen n'y changera rien. Le missionnaire ne résidera jamais avec les sauvages, la principale raison est le manque de prêtres.

Le 24 mai 1889, Guéguen repart à son habitude pour les missions. A Weymontachingue, les sauvages donnent peu pour la dette sur la chapelle, mais font un grand plaisir au missionnaire. Ils ont accordé un contrat de sciage à Onésime Dubé qui vit avec eux depuis 23 ans. "Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai été heureux de mes missions; si je n'ai pas à vous communiquer de nouvelles conversions, je suis heureux de constater que le bien se maintient et que les sauvages aiment la Robe Noire³⁴". La population n'a pas augmenté depuis 1887, ou si peu, de 262 elle est passée à 263.

Les sauvages ont reçu en 1890, les livres que Guéguen a fait imprimer. Les grandes personnes, habituées aux livres algonquins, ont beaucoup de difficultés. Mais les enfants savent déjà le Pater et l'Ave; et certains connaissent par coeur le Credo et le Confiteor. Les sauvages ont scié et transporté

(33) Ibid., 28 avril 1889.

(34) J.P. GUEGUEN, AEP, 14 août 1889.

toutes les planches pour l'intérieur de l'église. Ils n'attendent plus que le frère Tremblay. Guéguen prévoit de fortes dépenses pour 1891. Mais la mission de 1890 est très achalandée, deux familles sont venues du Lac la Barrière, deux du Désert (Maniwaki), deux de la Lièvre et une du Lac Saint-Jean, en tout 315 personnes, dont vingt protestants³⁵.

Au début de l'année 1891, Mgr Lorrain donne mille exemplaires de l'Ancien Testament, traduit en algonquin par l'abbé Jean-André Cuoq un sulpicien, aux missionnaires de son Vicariat. Guéguen aurait aimé qu'on publie le Nouveau Testament, les Têtes-de-Boule préféraient la Vie de Jésus. Mais ce qui le déçoit vraiment, c'est que les prêtres de Saint-Sulpice ne soient pas venus en aide aux missions et aient laissé assumer tous les frais à l'évêque. Malgré cela, Lorrain fit des dons pour chaque mission, voulant souligner le cinquantenaire de l'arrivée des Oblats au Canada.

Le frère Tremblay a eu la permission de se rendre à Weymontachingue pour travailler à la chapelle. Il a manqué de peinture et n'a pu terminer l'intérieur. Les Têtes-de-Boule ont donné \$100.00 à l'ouvrier qui l'accompagnait. C'est aussi l'année de l'élection du Grand Chef. Louis Piteckwe l'emporte sur Jean-Baptiste Boucher qui a surmonté son caractère irascible "et a tendu lui-même la main à un blanc bec

(35) Ibid., 12 juillet 1890.

qui l'avait insulté publiquement en voulant lui donner le coup de pied de l'âne³⁶". Pour Kikendache, le vieux chef Thomas Awacic conserve son titre. En trois ans, la population de ce poste a été très éprouvée, il y a eu 29 morts.

En 1892, Guéguen est accompagné par un jeune missionnaire de 26 ans, le P. Armand Laniel. Il est heureux de faire sa première mission avec ce vétéran de 53 ans qui n'a rien perdu de sa vigueur et de sa bonne humeur. "Le R.P. Guéguen, vrai type du missionnaire, et qui reproduit au juste l'idéal que je m'étais formé de l'apôtre de Dieu, partait cette année pour son 26e voyage³⁷". Laniel aimait bien le taquiner et il lui disait qu'il était trop vieux pour ce genre de voyage.

Il me répondait que tant qu'il pourrait se tenir debout il continuerait ses missions et qu'il ne demanderait pas mieux que de se dévouer, se sacrifier et se dépenser jusqu'à la fin pour ses chers Sauvages qu'il affectionne comme la prunelle de ses yeux³⁸.

Après avoir fait une mission aux postes de Wasswanipi et de Mikiskan, ils arrivent le 30 juin à Kikendache. "Ces sauvages jouissent d'une certaine aisance et ont un air de civilisation et de propreté que ne possèdent pas ceux de

(36) Ibid., 19 novembre 1891.

(37) A. LANIEL, in APFQ, no 49, p. 4.

(38) Ibid., p. 14.

Wasswanipi et Mékiskan³⁹". L'arrêt de six jours, à Kikendache, n'est pas la mission à proprement parler, puisqu'elle a lieu à Weymontachingue. Les missionnaires profitent de ce séjour pour répondre aux besoins de ceux qui ne peuvent que se déplacer et pour bénir les nouvelles tombes. Laniel remarque la tombe à l'extérieur du cimetière, dont avait parlé Proulx en 1887. Cette tombe était celle d'un ancien chef qui avait eu une vie désordonnée et scandaleuse, mais qui s'était converti à la veille de sa mort. Cette réparation ne fut pas jugée suffisante par les sauvages de Kikendache et on l'inhuma à l'extérieur du cimetière à titre d'exemple pour les générations postérieures. Laniel est frappé par la sévérité de ce geste. Il écrit que, dans les villes qui se prétendent civilisées, on rend beaucoup d'honneurs funèbres aux renégats: "tandis que chez ces peuples, qu'il nous plaît de qualifier du nom de barbares et sauvages, le vice est abhorré et la vertu en honneur. De quel côté est la vraie et véritable civilisation?⁴⁰". Laniel n'en continuera pas moins de les nommer "sauvages", mais c'est beaucoup plus pour les identifier que pour les qualifier: "Le peuple sauvage me paraît être le plus heureux du monde, du moins durant la mission⁴¹".

(39) Ibid., p. 24.

(40) Ibid., p. 24.

(41) Ibid., p. 30.

Les missionnaires quittent Kikendache pour se rendre à Weymontachingue avec les sauvages du premier poste. En face de Weymontachingue, tous les canots se mettent en ligne et on entonne l'Ave Maris-Stella en algonquin, bien que Guéguen l'ait traduit dans la langue des Têtes-de-Boule. La mission dure quinze jours. Chaque journée commence par la prière du matin vers cinq heures ou cinq heures et demie, suivie de deux grand'messes et d'un sermon, le tout se termine vers huit heures. "Les messes sont chantées par les sauvages eux-mêmes; ils aiment à chanter et chantent très bien. Il n'y a pas d'école, mais tous savent bien lire et même plusieurs peuvent écrire⁴²". L'après-midi, il y a la bénédiction du Saint-Sacrement et un sermon; en soirée, il y a une dernière réunion pour le chapelet et la prière du soir.

Le R.P. Guéguen est occupé depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, arrêtant à peine le temps nécessaire pour prendre ses repas. Il est tout entier à ses chers sauvages: prêchant, confessant, faisant le catéchisme, réglant les difficultés, établissant l'ordre, la paix et la concorde entre les familles. Je suis fatigué seulement à le voir faire⁴³.

La chapelle n'est pas terminée, mais selon Laniel, elle est magnifique. Mesurant 45 pieds de longueur sur 25, elle a une voûte bleu ciel ornée d'étoiles d'or, un petit autel

(42) Ibid., p. 25.

(43) Ibid., p. 26.

brillant couvert d'une tapisserie dorée et de chaque côté du chœur, deux petites sacristies. "Assurément, on est loin de s'attendre à trouver quelque chose d'aussi beau en venant ici⁴⁴". Les Têtes-de-Boule ont eu une cloche de 200 livres en cadeau et lorsqu'elle résonne, ils s'immobilisent pour mieux l'entendre.

La mission est marquée par la procession du Saint-Sacrement où tous participent. Il y a aussi les mariages suivis des noces. Ce sont de grands festins où chacun mange à sa faim, en silence. Le missionnaire donne la permission de danser durant l'après-midi, mais pas en soirée. Ces événements sont habituels et caractérisent la plupart des missions. Mais en 1892, Thomas Awacic, le Grand Chef de Kikendache, meurt. Il avait demandé à ses gens de le transporter à Weymontachinque pour mourir avec les secours du prêtre. Les deux missionnaires sont attristés par ce décès. Laniel le décrit comme un homme fort, grand, bien fait, il était le meilleur chasseur de son poste; mais il se faisait surtout remarquer auprès des siens par sa piété et son attachement particulier à la religion. Après sa mort, il y eut un festin. Laniel écrit à ce propos:

(44) Ibid., p. 26.

Je fus aussi témoin d'une curieuse cérémonie, reste des anciennes coutumes et traditions: les sauvages dressèrent deux tables de chaque côté du mort et prirent ce qu'ils appellent "le dernier repas avec le chef", mangeant avec un aussi bon appétit, en face de ce corps inanimé, qu'à un festin de noces⁴⁵.

En 1893, Guéguen se rend seul dans le Haut Saint-Maurice et il est très satisfait de la mission. Jean-Baptiste Boucher "a fait tomber le gouvernement qui aurait dû tenir encore un an⁴⁶". Il semble bien que sa victime a été Louis Piteckwe, mais Boucher n'a pas été élu par la majorité. Guéguen écrit qu'il a réussi "à se faire nommer Grand Chef pour en bas par les sauvages du haut du Saint-Maurice, mais Chef au-dessus des chefs résidants à Wemontaching ou ailleurs⁴⁷".

Cette manoeuvre ne fut pas appréciée par les Têtes-de-Boule. En 1894, à l'arrivée de Jean-Baptiste Boucher à la mission, aucun coup de feu n'est tiré pour l'accueillir, ce qui est le privilège habituel du Chef. La mission fut d'ailleurs difficile, mais tout s'arrangea assez bien. "Tous les jours il y a quelques choses, au commencement de la mission il y a deux mariages de brisés, et deux pécheurs scandaleux qui ont causé une bataille huit jours avant l'arrivée du

(45) Ibid., p. 30.

(46) J.P. GUEGUEN, AEP, 18 août 1893.

(47) Ibid.

missionnaire⁴⁸". Ceux-ci firent pénitence publiquement, quelques jours après le début de la mission.

Le 4 octobre 1894, Guéguen écrit à Mgr Lorrain, qu'il a appris que la Propagation de la Foi a retranché l'allocation pour le Saint-Maurice. De fait, il y a déjà quelques années que Lorrain assume seul les frais de cette mission. En 1890, on peut lire dans la liste des dépenses du rapport annuel fait aux associés, qu'on a donné \$200.00 à Mgr Lorrain pour le Saint-Maurice. Mais il n'en sera plus question à l'avenir. Dans la même lettre, Guéguen écrit que les Têtes-de-Boule ne se servent presque pas du catéchisme traduit en leur langue, parce qu'il contient peu de cantiques. Aussi, ils se servent des cantiques algonquins. Guéguen le regrette, parce qu'ils comprendraient mieux ce qu'ils chantent et que les cantiques algonquins pourraient servir ailleurs.

Pour sa mission de l'été de 1895, Guéguen tente un nouveau trajet. De Maniwaki il se rendra successivement à Bakitong, Micomis, Manouane, Weymontachingue, Wasswanipi, Micomis et revient à Maniwaki. En partant le 14 juin de Maniwaki, il est arrivé trop tard pour rencontrer les hommes de Wasswanipi. Il demande aux Têtes-de-Boule de se réunir vers le 25 juin à l'avenir. Guéguen a fait une courte mission à Manouane pour

(48) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Maniwaki, 19 juillet 1894.

ceux qui ne pouvaient pas quitter leur ferme, mais la plupart se rendront à Weymontachingue pour ce que nous pourrions appeler la grande mission. "Nous avons eu beaucoup de troubles intérieurs et extérieurs. Pourtant tout s'est assez bien passé⁴⁹".

Avant de partir en 1896, il reçoit des nouvelles de Weymontachingue. La discorde y règnerait. Tout le long du trajet, les sauvages qu'il rencontre, sont inquiets de s'y rendre. En arrivant, Guéguen voit rapidement que la rumeur n'était pas fondée. La mission dure trois semaines et donne beaucoup de satisfaction au missionnaire. Cinquante et une familles de Weymontachingue adhèrent à l'association de la Sainte-Famille de Bethléem et huit de Manouane. Guéguen a suivi le même trajet qu'en 1895 et il continuera à le suivre jusqu'à sa retraite en 1899. Après Weymontachingue, il va visiter les sauvages de Wasswanipi. "Ils se sont bien montrés, mais ils sont loin d'être aussi bon catholique que ceux du Saint-Maurice⁵⁰". Ces sauvages rencontraient souvent le ministre protestant, ce qui n'était pas le cas pour ceux du Saint-Maurice.

Guéguen écrit peu de chose à propos de la mission de 1897. Les sauvages se sont montrés bien disposés. Il est

(49) Ibid., 15 juillet 1895.

(50) Ibid., 7 septembre 1896.

préoccupé. Mgr Lorrain veut publier une version abrégée des cantiques algonquins. Guéguen n'approuve pas et aimerait qu'on ne retranche rien. "Ces cantiques algonquins sont un véritable livre d'instructions pour nos sauvages. La doctrine catholique y est exprimée en termes si appropriés et d'une manière si expressive, qu'il est peu de langue qui la rendent si bien⁵¹".

La mission de 1898 fut très satisfaisante, mais les Têtes-de-Boule sont gênés par l'interdiction du gouvernement de chasser le castor. "Ils sont obligés d'en tuer quand même pour vivre, mais ils ne peuvent pas vendre les peaux sinon en les donnant pour presque rien⁵²". Au retour de sa mission, Guéguen apprend qu'il a une hernie inguinale. Cela l'inquiète puisqu'il n'y a personne qui parle la langue des Têtes-de-Boule, donc personne pour le remplacer.

En avril, il écrit à Mgr Lorrain qu'il ne pourra pas faire le voyage seul, ce qui augmentera les dépenses.

Vous connaissez ce voyage, Monseigneur, et vous savez aussi quelles sont les recettes. Si elles étaient minimales lors de votre voyage au Saint-Maurice, elles ont bien diminué encore depuis que le gouvernement interdit la chasse au castor. Enfin, la volonté de Dieu soit faite⁵³.

(51) J.P. GUEGUEN, AEP, 8 mai 1897.

(52) Ibid., 8 septembre 1898.

(53) Ibid., 30 avril 1899.

Durant le voyage de Manouane à Weymontachingue, Guéguen fut quatre ou cinq jours sans force. Le P. Joseph Guinard qui l'accompagnait, se chargea de la mission et s'en sortit assez bien. Cette aide permit à Guéguen de recouvrir ses forces et de terminer le voyage. Le 16 octobre 1899, Guéguen prend l'économet de la maison de Maniwaki, un peu à regret. Malgré tout, il est satisfait que son successeur soit le P. Guinard. Ainsi s'achève sa carrière missionnaire dans le Haut Saint-Maurice et la période que nous avons choisi d'étudier.

Jean-Pierre Guéguen est le plus grand missionnaire du Saint-Maurice. Et ce titre, il le mérite pour l'importance que ces missions avaient pour lui. Il aurait voulu s'y consacrer entièrement en vivant au milieu d'eux. De plus, il respectait les sauvages pour ce qu'ils étaient. Ainsi, il écrivait en 1895 à propos d'un jeune missionnaire: "Je pense que si le P. Laniel veut suivre les traces de ses devanciers, il fera ce qu'il pourra avec les sauvages sans vouloir toujours les forcer à faire ce qu'il désire⁵⁴". Les prédécesseurs de Guéguen, dans le Haut Saint-Maurice, ont été de bons missionnaires, mais ce dernier l'a été durant trente-trois ans.

(54) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Maniwaki, 3 avril 1895.

De plus, il y a les deux livres^{55,56} qu'il a écrits pour eux, mais qui ne furent pas tellement appréciés.

Il est intéressant que les Têtes-de-Boule aient mal accepté les livres traduits en leur langue. Pourtant, Guéguen les avait consultés, mais le nombre de cantiques est jugé insuffisant. Cela nous montre l'importance des cantiques. Il est évident que les enseignements qu'ils contenaient y sont pour beaucoup, mais de plus, ils ont pour effet de rendre solidaires les membres du groupe. "Ces cantiques sont devenus les chants favoris de la nation: ils sont fredonnés dans les canots, ils soutiennent les Indiens dans leurs courses pénibles, ils abrègent et égaient leurs longues veillées d'hiver⁵⁷". Ils sont pour eux la manifestation par excellence de leur appartenance à la communauté des chrétiens.

(55) J.P. GUEGUEN, Nurwae aiemie masinaigan ou Recueil de prières, catéchisme, chemin de la croix et cantiques à l'usage des sauvages du Saint-Maurice, poste de Wemontaching, Okikendate, Manawan, Coucoucache, Montréal, Beauchemin, 1889, in-16, 192 p.

(56) J.P. GUEGUEN, Kikinoamati - Masinaigan gaie aiemie kokdwedjimitowini - Masinaigan (Livre du catéchisme et instructions à l'usage des sauvages du Saint-Maurice), Montréal, Beauchemin, 1889, in-16, 32 p.

(57) J.B. PROULX, in MCL, vol. 23, 1891, pp. 246-247.

CONCLUSION

Au début de cette étude, nous avons choisi de faire un récit chronologique des événements rattachés aux missions sauvages du Haut Saint-Maurice entre 1837 et 1899. De plus, nous avons réfléchi à propos de certaines questions, tout au long du récit. Pour faire le point, nous regrouperons ces différentes réflexions sous quatre titres: 1) les missionnaires; 2) l'évangélisation; 3) l'activité pastorale; 4) l'influence du christianisme sur le mode de vie des Têtes-de-Boule.

1) Les missionnaires. Ces hommes étaient des aventuriers. Sortant à peine d'un séminaire ou abandonnant un presbytère pour l'été, ils se lançaient dans de longues expéditions en canot, couchaient sous la tente, rencontraient des populations dont les coutumes contrastaient avec les leurs; tout cela, pour livrer le message chrétien. Les missionnaires du Haut Saint-Maurice furent assez nombreux au XIXe siècle, les principaux sont: Dumoulin, Payment, Maurault, Bourassa, Andrieux, Déléage, Lebreton et Guéguen. L'abbé Dumoulin, ancien missionnaire de la Rivière-Rouge, était réticent à l'idée de reprendre cette vie. Pourtant, il fut

heureux de faire un troisième voyage sur le Saint-Maurice, malgré sa santé chancelante, pour répondre aux souhaits des Têtes-de-Boule, après la mort accidentelle de l'abbé Harper. En trois missions, il instruisit et baptisa plus de la moitié de la population sauvage du Haut Saint-Maurice. L'abbé Payment, un jeune missionnaire initié par l'abbé Dumoulin, fit des efforts considérables pour apprendre l'algonquin. Il n'aimait guère se servir d'un interprète: une "bouche étrangère". Après son quatrième voyage, il dut abandonner les missions sauvages, vaincu par l'humidité des tentes et le "rhumatisme universel". L'abbé Maurault fut très attentif aux gestes et aux paroles des Têtes-de-Boule. Ce qui nous vaut des relations riches en détails. Le P. Bourassa fut, pour sa part, le missionnaire le plus émotif et le plus émouvant. Il construisit la première chapelle de Weymontachingue et fut réellement fier de son oeuvre. Il pleura lorsque le chef s'agenouilla devant lui pour demander pardon au nom de tous. Dans ses relations, son amour pour les sauvages transparaît de manière non-équivoque. Le P. Andrieux était un homme particulièrement intelligent. Il comprit que les superstitions étaient insensées, vu la conversion de leurs usagers et qu'elles disparaîtraient avec une meilleure connaissance de la religion. Cette profonde compréhension d'un cheminement de foi fit de ce missionnaire un homme tolérant. Il fut probablement le pasteur de l'unité et de la consolidation.

Il est regrettable que nous ayons peu de relations de ce père, car il fut missionnaire dix ans dans cette région. Les pères Déléage et Lebret se livrent peu dans leurs relations, mais nous pouvons affirmer qu'ils étaient de bons observateurs. Ce qui est frappant chez le P. Guéguen, est sa volonté de servir le mieux possible et l'amour qu'il porta à "ses chers sauvages". L'un ne va pas sans l'autre et présuppose un profond respect. Tout cela est lié chez lui à sa confiance inébranlable en Dieu. Ces hommes furent des pasteurs; la longueur des missions ne leur permit pas de faire plus.

2) L'évangélisation. En 1837, l'abbé Dumoulin rencontra des "infidèles bien disposés". Ce bon accueil et le peu de polygamie sont des indices de l'influence chrétienne antérieure, en particulier celles du clergé des Trois-Rivières et des populations sauvages devenues chrétiennes depuis deux cents ans. La volonté de s'instruire des Têtes-de-Boule fut le facteur déterminant pour la qualité et la profondeur de leur foi durant le XIX^e siècle. Celle-ci se manifesta par leur souci de répéter en groupe ou en famille, tout ce qu'ils ont appris du missionnaire. L'adhésion au christianisme devint essentielle pour les sauvages du Saint-Maurice. A la mort de Harper, la perte de leur guide "vers le Maître de la vie" les inquiéta pour leur avenir. Ils devinrent tempérants pour recevoir le baptême. Ils pleurèrent en entendant parler de

l'état déplorable des âmes païennes. La principale conséquence de leur adhésion au christianisme fut un changement de leur conception de la mort. Le rapport entre l'ici et l'au-delà était plutôt inquiétant. En 1842, des sauvages voulurent chasser l'esprit d'un défunt en tirant des coups de feu. Dans la description des six principales jongleries par Déléage, en 1863, nous ne trouvons plus cette crainte, mais seulement des pratiques pour assurer une bonne chasse, éloigner un ennemi ou la maladie. Le problème de la fin dernière se résolut par leur foi en la résurrection du Christ. L'apprentissage, en un an environ, de la lecture grâce aux livres algonquins, langue uniquement liturgique en ce qui les concerne, fut une manifestation remarquable de leur volonté de s'instruire des vérités de la religion. Pour la même raison, ils refusèrent les livres de Guéguen: le nombre de cantiques y était insuffisant. Les Têtes-de-Boule aimaient chanter; ce fut une solidarité pour le groupe.

3) L'activité pastorale. Durant la période que nous avons étudiée, la durée de la mission du Saint-Maurice était en moyenne de trois à quatre semaines. Dans la première décennie, l'accent était sur la préparation au baptême et à la communion. Le baptême des adultes exigea beaucoup de sacrifices de leur part. Par la suite, le baptême de nouveaux-nés devint coutumier; il n'était guère plus un événement. Il y

avait une communion générale à chaque mission: au début, sous certaines conditions; par la suite il sera possible de s'approcher de la sainte table tous les dimanches. La communion est de moins en moins une récompense de la bonne conduite. Les événements qui ont toujours conservé leur solennité sont la procession, la première communion et les mariages. Le fait que la mission ait toujours eu lieu durant l'été a permis aux Têtes-de-Boule d'accommoder les nouvelles connaissances à leur pensée et à leur mode de vie durant l'absence des missionnaires. L'établissement du missionnaire au milieu d'eux aurait accentué ce processus, mais aurait augmenté leur dépendance à l'égard des missionnaires.

4) L'influence du christianisme sur le mode de vie des Têtes-de-Boule. En développant le premier thème, il est devenu évident que la relation à Dieu a priorité dans leur vie. L'abandon, en une décennie, de l'alcool et la tempérance durant les vingt années suivantes le manifestent assez bien. Les chrétiens blancs qui boivent justifieront à leurs yeux un retour épisodique de cette pratique. Leur piété est commune aux descriptions de tous les missionnaires. Mais ceux-ci s'accordent au sujet de l'imprévoyance des sauvages. Les famines reviennent à tous les deux ou trois ans. Il en était d'ailleurs ainsi avant l'arrivée des blancs. Ces derniers apportent de nouvelles techniques qui améliorèrent l'efficacité du chasseur. L'approvisionnement devint relativement

facile auprès de la compagnie de traite. Cela permit un meilleur contrôle du milieu et en conséquence, une possibilité de planification à plus long terme. Mais la compagnie de la Baie d'Hudson avait intérêt à créer ou à voir se créer une dépendance. Cela augmentait les échanges et, du même coup, les profits. La religion n'a pas créé au XIXe siècle cette dépendance, puisque le missionnaire n'exigea d'eux que la constance morale et la fréquentation annuelle de la mission. Ainsi, le missionnaire ne s'opposa pas à certaines pratiques qui leur étaient propres, comme par exemple le choix du conjoint par les parents et le dernier festin avec le chef. Les grandes structures de l'organisation sociale des Têtes-de-Boule ne furent presque pas altérées au XIXe siècle. La famille et le groupe d'hiver gardent leur autonomie, bien que la bande prît une grande importance durant l'été. Mais cette importance n'était que passagère. Les questions commerciales et les querelles se réglaient individuellement et quelques fois avec l'avis du missionnaire. Voilà pourquoi le Grand Chef n'a pas beaucoup d'autorité et les brouilles suscitées par Jean-Baptiste Boucher n'eurent pas de conséquences notables. La bande est devenue, en premier lieu, une communauté chrétienne qui a ses exigences morales; c'est aussi avec ce groupe qu'on vérifie ses connaissances et qu'on en acquiert de nouvelles.

BIBLIOGRAPHIE

I - SOURCES IMPRIMEES

- ANDRIEUX, F., "Mission du Saint-Maurice", in RMDQ, vol. 10
1853, pp. 112-122.
- ANDRIEUX, F., "Mission du Saint-Maurice" in RMDQ, vol. 11,
1855, pp. 21-31.
- ANDRIEUX, F., "Mission de Wamontashing", in RMDQ, vol. 12,
1857, pp. 17-29.
- ANONYME, "Mission du Saint-Maurice", in RMDQ vol. 2, 1840,
pp. 63-68.
- ANONYME, "Rapport sur la visite du Provincial Vandenberghe",
in MOMI, vol. 4, 1864, pp. 121-122, 147.
- BALIKCI, Asen, The Netsilik Eskimo, New York, The Natural
History Press, 1970.
- BOUCHETTE, Joseph, Description topographique du Bas-Canada,
Londres, Faden, 1815.
- BOURASSA, M., "Lettre du R.P. Bourassa au R.P. Honorat", in
APFL, vol. 17, 1845, pp. 243-252.
- BOURASSA, M., "Mission du Saint-Maurice", in RMDQ, vol. 7,
1847, pp. 94-104.
- BOURASSA, M., "Mission du Saint-Maurice", in RMDQ, vol. 8,
1849, pp. 75-81.
- CAMPEAU, Lucien, s.j., Monumenta Novae Franciae, t. II,
Québec-Rome, Presses de l'Université Laval, 1978,
pp. 96* - 131* (à paraître).
- CARON, N., Deux voyages sur le Saint-Maurice, Trois-Rivières,
Ayotte, 1890.
- CARRIERE, Gaston, "Contribution des Oblats de Marie-Immaculée
de langue française aux études de linguistique et d'eth-
nologie du Nord canadien", in Culture, no 12, 1951,
p. 219.

- CARRIERE, Gaston, Les missions catholiques dans l'Est du Canada et l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson (1844-1900), Ottawa, Ed. de l'Université d'Ottawa, 1957.
- CARRIERE, Gaston, Un grand missionnaire de la Mauricie, le père Jean-Pierre Guéguen, o.m.i. (1838-1909), Ottawa, Séminaire Universitaire, 1958 (manuscrit).
- CARRIERE, Gaston, Histoire documentaire de la congrégation des missionnaires Oblats de Marie-Immaculée dans l'Est du Canada, Ottawa, Ed. de l'Université d'Ottawa, t. III, 1961; t. IV, 1962; t. IX, 1970.
- CLEMENT, H., "Mission du Saint-Maurice", in RMDQ, vol. 10, 1853, pp. 96-112.
- CLERMONT, Norman, "Qui étaient les Attikamègues?", in Anthropologica, N.S., vol. XVI, no 1, 1974, pp. 59-74.
- CLERMONT, Norman, Ma femme, ma hache et mon couteau croche, (Coll. "Civilisation du Québec", Série cultures amérindiennes), Québec, Ministère des Affaires culturelles du Québec, 1977.
- DELEAGE, R., "Mission du Saint-Maurice", in RMDQ, vol. 16, 1864, pp. 71-84.
- DUMOULIN, S.N., "Mission du Saint-Maurice", in RMDQ, vol. 1, 1839, pp. 24-31.
- DUMOULIN, S.N., "Mission du Saint-Maurice", in RMDQ, vol. 3, 1840, pp. 89-100.
- EN COLLABORATION, "Aux associés de la Propagation de la Foi dans le diocèse de Québec", in APFQ, vol. 1, 1877, pp. 3-7.
- GAGNON, François-Marc, "Ils se peignent le visage...", in Revue d'Histoire de l'Amérique Française, vol. 30, no 3 (décembre 1976), pp. 363-381.
- GROULX, Lionel, Le Canada français missionnaire, Montréal, Fides, 1962.
- GUEGUEN, J.P., "Mission de Témiscamingue et du Saint-Maurice", in RMDQ, vol. 19, 1870, pp. 9-19.
- GUEGUEN, J.P., "Missions du Saint-Maurice", in RMDQ, vol. 20, 1872, pp. 44-53.

- GUEGUEN, J.P., "Mission du Saint-Maurice", in MOMI, vol. 11, 1872, pp. 217-227.
- GUEGUEN, J.P., "Missions chez les sauvages Tête-de-Boule", in APFQ, vol. 7, 1879, pp. 113-124.
- GUEGUEN, J.P., "Mission de Témiscamingue", in APFQ, vol. 12, 1880, pp. 220-231.
- GUEGUEN, J.P., "Missions du Saint-Maurice", in APFQ, vol. 16, 1882, pp. 20-24.
- GUEGUEN, J.P., Kikinoamati-Masinaigan gaie aiemie kokwedjimi-towini - Masinaigan (Livre du catéchisme et instruction à l'usage des sauvages du Saint-Maurice), Montréal, Beauchemin, 1889, in-16, 32 p.
- GUEGUEN, J.P., Nurwae aiemie masinaigan ou Recueil de prières catéchisme, chemin de la croix, et cantiques à l'usage des sauvages du Saint-Maurice, poste de Wemontaching, Okidendate, Manawan, Coucoucache, Montréal, Beauchemin, 1889, in-16, 192 p.
- GUINARD, Joseph, Mémoires de mes missions, 1944, 285 pages (manuscrit)
- GUY, C., "Les Indiens du Québec: désagrégation culturelle et prolétarianisation", in Parti-Pris, vol. 4, 1967, pp. 165-181.
- JOYAL, Arthur, Excursion sacerdotale chez les Têtes-de-Boule, Québec, La Cie d'Imprimerie Commerciale Ltée, 1915.
- KNIGHT, R., "Ecological Factors in Changing Economy and Social Organization among the Rupert House Cr ", in Anthropological Papers Museum of Man, no 15, Ottawa, 1968.
- LANIEL, A., "Au Révérend Monsieur J.B. Proulx", in APFQ, no 49, 1893, pp. 13-31.
- La politique québécoise du développement culturel, vol. 1, Québec, Editeur Officiel du Québec, 1978.
- LEBRET, L., Nûna aiemie masinaigan, Montréal, John Lovell, 1866, in-12, 277 pages.
- LEBRET, L., Kikinaomati - masinaigan, gaieaiamiekak8ed jindi8ini - masinaigan, Moniang (Montréal), John Lovell, 1866, in-16, 64 pages.

transcrit de nouveau. J'ai dû faire bien des corrections, surtout pour quelques-uns de nos cantiques³¹".

Le 17 décembre 1888, Guéguen s'informe auprès du provincial, le P. Célestin Augier nommé en 1887, pour savoir quand il peut commencer l'impression. "C'est la première fois qu'on veut faire imprimer des livres dans la langue du Saint-Maurice. Je voudrais m'y appliquer sérieusement, d'autant plus que je suis loin de posséder à fond cette langue³²". Il informe le provincial que Mgr Lorrain se propose de payer l'impression. Il a déjà payé pour la réimpression de trois autres livres. Avant Lorrain, la congrégation des Oblats devait se débrouiller pour ces problèmes d'argent.

Guéguen arrive chez Monsieur Beauchemin, à Montréal, au début de mars pour surveiller l'impression. Le tout est terminé le 28 avril. Durant l'impression, Guéguen écrit au provincial pour qu'il établisse de nouvelles résidences. Il est prêt à aller vivre avec les sauvages pour apprendre et noter le plus de choses possibles afin d'aider ceux qui continueront les missions. Il est persuadé que les missions sauvages sont ce qui attire le plus de vocations. Les nouveaux missionnaires devront, selon lui, savoir les langues et avoir étudié la

(31) J.P. GUEGUEN, AEP, 21 juillet 1888.

(32) J.P. GUEGUEN, AP, dossier Maniwaki, 17 décembre 1888.

- LEBRET, L., "Mission du Saint-Maurice en 1866", in MOMI, vol. 7, 1868, pp. 113-137.
- LEJEUNE, L., Dictionnaire général du Canada, t. I, France, Firmin-Didot et Cie, 1931.
- LEMIEUX, Lucien, L'établissement de la première province ecclésiastique au Canada, 1783-1844, Ottawa, Fides, 1968.
- MAURAUULT, J.A., "Mission du Saint-Maurice", in RMDQ, vol. 6, 1845, pp. 130-145.
- MAURAUULT, J.A., Histoire des Abénakis, Sorel, Gazette de Sorel, 1866.
- PAYMENT, E., "Mission du Saint-Maurice", in RMDQ, vol. 4, 1841, pp. 86-97.
- PAYMENT, E., "Mission du Saint-Maurice", in RMDQ, vol. 5, 1843, pp. 122-129.
- PREVOST, M., "Missions chez les sauvages Tête-de-Boule", in APFQ, vol. 7, 1879, pp. 111-113.
- PREVOST, M., Nikamo masinaigan (cantiques avec musique, pour les sauvages de la Baie d'Hudson et du Saint-Maurice), Moniang (Montréal), J. Chapleau, 1855, in-16, 27 pages.
- PROULX, Jean-Baptiste, "Douze cents milles en canot d'écorce", in MCL, vol. 23, 1891, pp. 8, 213, 221-223, 231-233, 245-248, 258-261, 270-274.
- TANGUAY, Gyprien, Répertoire général du clergé canadien, Montréal, Eusèbe Sénécal et Fils, 1893.
- THERIAULT, Yvon, L'apostolat missionnaire en Mauricie (Coll. "L'Histoire Régionale" no 7), Trois-Rivières, Bien Public, 1951.

II - SOURCES MANUSCRITES

A. Archives de l'Archevêché de Québec

Pouvoirs extraordinaires et correspondance de
1837 à 1846:

M 56 ro; 18 167; M 99 ro; 18 542; M 124 ro; M 125 ro;
19 235; 19 432; 19 445; M 193 ro; M 194 ro; 20 353;
20 354; N 96 ro; 21 26; N 96 ro; 21 27; 21 103;
N 113 ro; N 115 ro; 21 215; 21 244; 21 431; 21 432;
22 501; 24 673; 25 1; 25 8; D 3 R B 98; D M H 218;
D M H 219; P P 0 1-3; VG (5 octobre 1790)

B. Archives de l'évêché de Pembroke

Registre des lettres de J.P. Guéguen à Mgr Lorrain:

En 1885: 21 janvier, 20 mars, 6 mai, 19 septembre,
4 novembre. En 1886: 16 janvier, 27 avril, nous avons
un document sans date (dorénavant: sans date), 11 mai,
7 octobre, 16 octobre, 23 décembre, 26 décembre.
En 1887: 20 janvier, 10 mars, 28 avril, 6 mai, 11 mai,
14 mai, 17 mai, 31 juillet, 2 août, 17 août, 26 août,
21 octobre, 21 novembre, 10 décembre. En 1888: 9 février,
22 février, 3 avril, 24 mai, 21 juillet, 23 août, sans
date, 7 septembre, 22 septembre. En 1889: 6 janvier,
23 mars, 28 avril, 23 mai, 14 août, 12 septembre.
En 1890: 5 mai, 20 mai, 12 juillet, sans date, 19 août,
20 septembre, 28 novembre. En 1891: 6 janvier, 12 mai,
26 août, 14 octobre, 19 novembre. En 1892: 4 janvier,
26 janvier, 8 avril, 6 mai, 3 septembre, 16 décembre.
En 1893: 11 avril, 18 août, 16 septembre, 9 novembre,
27 décembre. En 1894: 18 mai, 4 octobre, 12 novembre.
En 1895: 16 février, 12 juin, 9 décembre. En 1896:
7 mai, 24 septembre, 2 décembre. En 1897: 8 mai,
5 octobre. En 1898: 5 mai, 12 mai, 16 mai, 25 mai,
8 septembre, 24 novembre. En 1899: 30 avril, 15 sep-
tembre.

C. Archives générales des Oblats

Actes des visites des assistants généraux, 1844-1922.

Codex historicus de Maniwaki, 1849-1862 (micro-film)

Codex historicus de Témiscamingue, 1864-1877.

Premiers Pères, Correspondance: Vandenberghe, 1867-1873.

J.H. 401. C 21 R 36 : Lettre de Mgr Guigues à l'archevêque de Québec du 3 octobre 1853.

D. Archives provinciales des Oblats

Codex historicus de la Maison Saint-Pierre de Montréal, t. I, 1841-1893.

Correspondance, actes de visites, circulaires, t. II, 1865-1877.

Dossiers: Tous les documents que contiennent ces dossiers sont adressés au provincial. Voici la liste des provinciaux et le temps qu'ils ont été en poste:

Honorat de 1841 à 1844; Eugène Guigues de 44 au 12 septembre 1851; Jacques Santoni jusqu'au 17 août 1856; Eugène Guigues jusqu'au 19 avril 1864; Joseph Tabaret jusqu'au 25 août 1867; Florent Vandenberghe jusqu'au 8 août 1873; Joseph Antoine jusqu'au 7 mai 1887; Célestin Augier jusqu'au 18 juin 1891; Joseph Lefebvre jusqu'au 10 septembre 1897; Joseph-Marie Jodoin jusqu'au 21 septembre 1903.

Dossier "Bourassa":

Journal d'activités de 1846 à 1854

Dossier "Laniel":

Lettre de Laniel datée du 13 avril 1893

Dossier "Maniwaki":

D'Andrieux: sans date; 1 août 1859

De Bourassa: 1 juillet 1849

De Guéguen: en 1887: 29 juillet, 4 novembre, 11 décembre. En 1888: 16 août, 21 août, 22 octobre, 17 décembre. En 1889: 8 mars, 28 avril, 2 mai, 12 juillet, 15 août, 17 octobre, 14 novembre. En 1890: 16 avril, 20 juillet, 25 octobre, 10 décembre. En 1891: 22 avril, 7 mai, 2 décembre. En 1892: 2 avril, sans date, 12 juillet, 31 décembre (source administrative). En 1893: 16 août, 8 octobre, 21 décembre. En 1894: 21 mars, 6 juin, 28 juin, 5 juillet, 19 juillet, 3 septembre, 24 septembre, 8 octobre, 22 octobre, 3 décembre. En 1895: 3 avril, 13 juin, 15 juillet, 11 septembre. En 1896: 24 mars, 5 mai, 7 septembre, 3 novembre, 23 novembre. En 1897: 25 mai. En 1898: 14 mars, 5 avril, 27 avril, 21 mai. En 1899: 16 octobre. En 1900: 14 mai.

De Guinard: 4 septembre 1900.

De Laniel: 22 novembre 1894.

De Pian: 22 octobre 1888, 26 mai 1891, 31 mars 1892.

Dossier "Montréal":

De Drouet: 12 juillet 1870.

Dossier "Pontiac":

De Mgr Lorrain: 6 septembre 1890, 17 septembre 1891, 11 novembre 1891, 15 décembre 1893, 8 novembre 1895.

Dossier "Québec":

De Mgr Signay: 25 avril 1844, 30 avril 1844, 10 mai 1844.

Dossier "Témiscamingue":

De Guéguen: En 1868: 17 janvier, Fête du saint nom de Jésus, 12 mai, 20 juillet, 21 septembre. En 1869: 19 janvier, 16 mai, 12 juillet, 22 septembre, 21 octobre. En 1870: 7 avril, 12 avril, 29 mai, 2 juin, 7 juillet, 12 juillet, 12 septembre, 3 octobre, 12 novembre. En 1871: 2 février, 9 avril, 12 mai, 31 mai, 11 juin, 7 juillet, 24 septembre, 6 décembre. En 1872: 20 mai, 8 juillet, 14 septembre. En 1875: 8 janvier. En 1876: 23 juillet. En 1877: 6 mai, 9 mai, 23 juillet. En 1881: 14 juillet.

De Poitras: 28 novembre 1870.

Dossier "Trois-Rivières":

De Mgr Laflèche: 14 juillet 1871.

De Mgr Taschereau (Québec): 28 juillet 1871.

ANNEXES

CARTE V
CIRCONSCRIPTIONS
ECCLÉSIASTIQUES EN 1844

PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE QUÉBEC :

- Diocèse de Québec (1674) (A)
- Diocèse de Kingston (1825) (B)
- Diocèse de Montréal (1836) (C)
- Diocèse de Toronto (1841) (D)

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA
BAIE JAMES ET DE LA BAIE
D'HUDSON (1844)

- DIOCÈSE DE CHARLOTTETOWN (1829) (a)
- DIOCÈSE DE FREDERICTON (1842) (b)
- DIOCÈSE D'HALIFAX (1842) (c)
- DIOCÈSE D'ARICHAT (1844) (d)

